

CLARA OZ

DANGEROUS
GAMES

Vol. 5

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

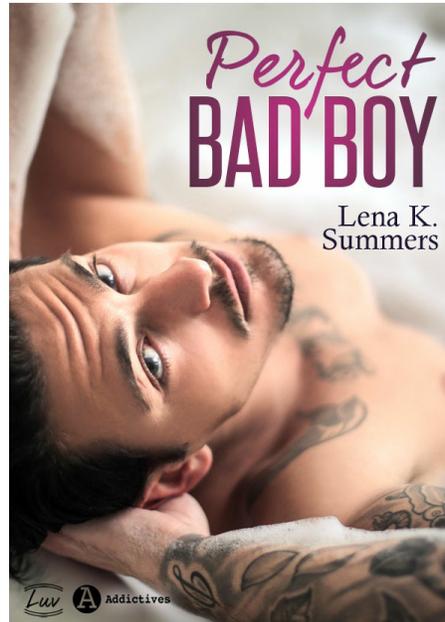
Perfect Bad Boy

Grâce à un concours, Evie gagne un voyage de rêve aux Caraïbes. Seule condition ? Le partager avec les cinq autres gagnants.

La question ne se pose même pas ! Mais parmi ces gagnants, il y a Braden. Bad boy, arrogant, irrésistible... il est tout ce qu'Evie fuit !

Pourtant, il est décidé à la séduire. Et les plages de sable fin, la mer turquoise, les longues nuits sont un cadre de rêve pour céder à la passion !

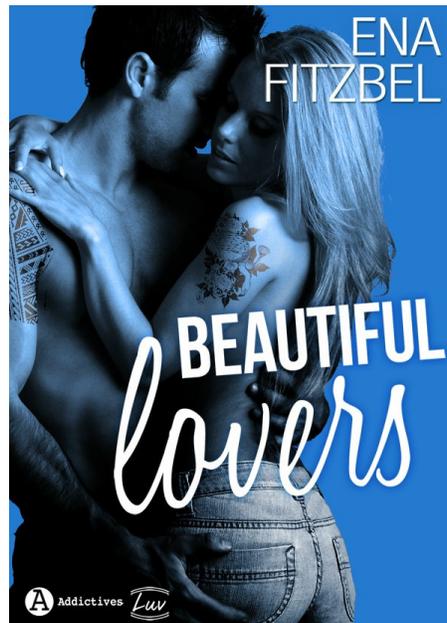
Sauf que le voyage ne se déroule pas tout à fait comme prévu...



Également disponible :

Beautiful Lovers

Propriétaire d'une boîte de nuit en vogue, Julia désire à tout prix un enfant. Un enfant rien qu'à elle ! Pas question de s'encombrer d'un homme dans sa vie déjà bien remplie. Au cours du recrutement d'un danseur, elle jette son dévolu sur Sandro, célibataire, diablement sexy mais surtout complètement fauché. Alors quand Julia lui demande d'endosser le rôle d'étalon reproducteur contre rémunération, il n'a pas d'autre choix que d'accepter. Mais comme il a sa petite fierté et que la demoiselle lui plaît bien, les choses se dérouleront à sa façon : pas d'éprouvettes ni de magazines olé olé ! Ils feront un bébé à l'ancienne. Julia n'avait pas prévu ça, et encore moins de tomber sous le charme de cet homme mystérieux, au cœur brisé, au sombre passé... Après le succès de *Sexy Disaster*, retrouvez Ena Fitzbel dans une romance à suspense aussi torride que bouleversante.



Également disponible :

Jeux imprudents

« Il avait juré de ne jamais m'abandonner. Pourquoi a-t-il brisé notre pacte d'enfants ? »
Petits, June et Harry ont partagé leur solitude et joué à ne pas avoir peur. Aujourd'hui, leur passé les rattrape et, pour sauver leur peau, ils vont devoir s'appivoiser à nouveau, s'unir enfin, se tendre la main... et ne plus jamais se lâcher.



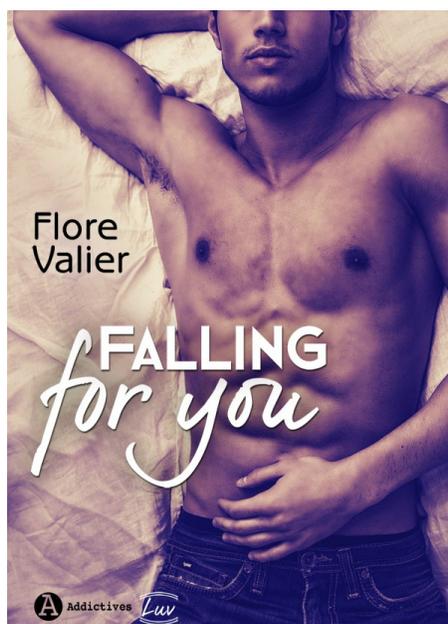
Également disponible :

Falling for you

Roxane vient tout juste de se faire embaucher dans une grande maison d'édition parisienne. Sa première mission ? Prendre en charge la biographie de Clay Messenger, footballeur star. Aussi talentueux et sexy soit-il, Clay n'a pas que des amis, entre les ex en manque de pub et les adversaires jaloux... Roxane pourra-t-elle relever le défi ?

De confidences en souvenirs d'enfance, de soirées branchées en séances d'entraînement, la relation entre l'éditrice et son auteur va doucement glisser vers un terrain dangereux... Elle et Clay appartiennent à deux univers totalement différents, et la jeune femme est persuadée qu'une relation entre eux n'a aucun avenir.

Et si elle se trompait ?

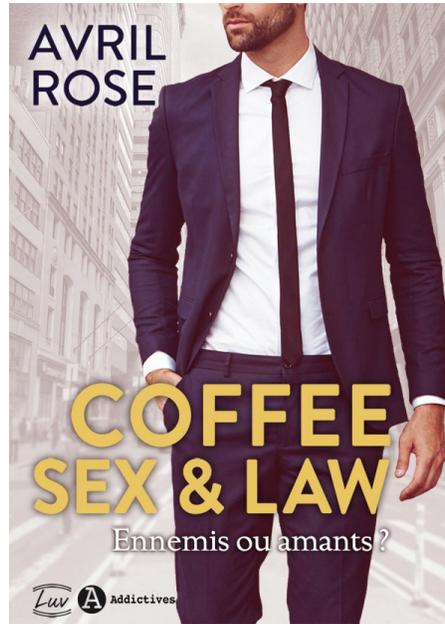


Également disponible :

Coffee, Sex and Law : Ennemis ou amants ?

Enemies or lovers ?

Liam, jeune avocat prometteur, est allergique à l'amour. Toujours entre deux avions, et dévasté par un sombre secret, il a définitivement fait une croix sur les sentiments, et ça lui va très bien ! Mais quand il croise le chemin de Zoé, toutes ses certitudes volent en éclats. Zoé est à l'opposé de ses conquêtes habituelles : naturelle, drôle, impétueuse... et l'arrivée d'un homme dans sa vie n'est pas au programme !



Clara Oz

DANGEROUS GAMES

Volume 5

 **addictives**

1. Une promise pas si promise que ça...

« Très bien. Alors je vais être très claire, mademoiselle. Je suis la mère de Catriona. Et la future femme d'Alistair. Alors je vais vous donner un conseil que vous allez suivre sur-le-champ : dégagez de mes plates-bandes ! »

Ces phrases tournent en boucle dans ma tête, comme si la femme les répétait sans cesse. Mais non. Impossible. Alistair ne peut pas être marié. Il n'a pas d'alliance. Même pas de trace. Ça se voit, une alliance qu'on enlève, non ? Elle laisse des marques, comme si même de manière invisible, elle voulait qu'on la remarque. Il n'en a pas. Il est contre le mariage. Totalement contre. Il me l'a dit. Certifié. Alors quoi ?

– Sa... femme ? balbutié-je, probablement livide.

– Non, pas tout à fait, reprend-elle d'une voix détestable tant elle est mielleuse. Mais c'est tout comme. Il était prévu que je finisse mes études et que nous nous mariions dès mon diplôme en poche. J'ai terminé mes études. Je vous laisse deviner la suite...

Son regard sombre, sans aucune lueur d'humanité, empreint d'une supériorité non feinte me donne envie de la gifler. Et pourtant, je suis plutôt du genre *peace and love*, moi. Mais là, je lui arracherais les yeux si je n'étais pas aussi paralysée par la surprise.

Alistair m'a donc menti. Même si je peine vraiment à croire qu'il ait prévu de se marier. Il m'a bien assuré ne pas avoir éprouvé de sentiments à l'égard de cette femme, non ? Mais c'est quoi, l'explication ? Il m'a menée en bateau ? Pour quelle raison ? Le sexe ? Il sait pertinemment que j'ai du désir pour lui, il n'a pas besoin de stratagème pour m'attirer dans son lit.

Ou dans une cabane paumée sur une île...

Et je ne pense pas que ce soit le style à cacher la vérité. Ou, du moins, à passer par des chemins détournés pour arriver à ses fins. Et notre... rapprochement l'a autant surpris que moi, si je me souviens bien.

– Alistair ne veut pas se marier, dis-je finalement d'une voix basse et terne, même si je l'aurais aimée plus ferme. Il me l'a assuré.

– Oh, vous êtes bien naïve, mademoiselle, dit-elle du ton de celle qui sait tout sur les hommes. Je suis la mère de Catriona. Vous ne pouvez rien contre ça.

Contre ça, non. C'est certain. Ce lien qu'elle a avec Alistair, cette adorable petite fille qui est née de leur union, je ne peux rien contre. Et cela ne me pose aucun problème. Mais le reste, oui. Il ne veut pas se marier. Malgré la bague qu'elle affiche fièrement, sournoisement, et qu'elle se plaît à faire tourner autour de son long doigt manucuré d'un vernis rouge vif, presque agressif, pour me narguer.

J'hésite entre rester figée devant elle, et tenter d'en savoir plus, ou fuir. Prendre mes jambes à mon cou, oublier son visage et ses paroles, celui d'Alistair et tous les retournements de situation qu'il me fait vivre depuis que je le connais. Mais il m'a demandé de l'attendre. Verrait-il une objection à trouver sa... future femme à ma place ?

Je n'ai pas le temps d'élucider ce mystère, le pick-up apparaît au loin, avec ses phares qui m'éblouissent et me font plisser les yeux. La blondasse détestable recule d'un pas, un petit sourire hautain aux lèvres mais avec une once de panique dans les yeux. Furtive, mais bien présente.

– Dégagez, me répète-t-elle d'une voix basse mais menaçante. Ôtez-vous de mon chemin. Quoi qu'il se soit passé entre le père de Catriona et vous, c'est du passé, maintenant. Vous comprenez ? Terminé ! Oublié ! De l'histoire ancienne !

J'écarquille les yeux et penche légèrement la tête sur le côté. Mademoiselle Je-prends-les-autres-de-haut me semble beaucoup moins assurée, tout à coup. Nerveuse. Si Alistair ne m'avait pas quasiment juré n'avoir eu aucun sentiment pour la mère de sa fille, je pense que je serais partie tout de suite. Je me serais éclipsée comme une vulgaire passade dans la vie de mon brun énigmatique. Seulement, je ne peux m'y résoudre. Je veux savoir. Il faut que j'aie la certitude que cette femme est mythomane et qu'elle s'approprie un homme qui ne ressent rien pour elle.

Et il faut que je voie la réaction d'Alistair face à elle...

Je n'esquisse pas un geste pendant qu'il gare son 4 x4 sur le parking devant le ranch. Encore moins quand il sort de son véhicule et que je vois apparaître sa musculature parfaite à la lueur de la nuit.

Et si elle disait la vérité ?

Et si Alistair se jouait de moi depuis le début, passant du bon temps avec les filles en attendant que sa promise revienne ? C'est tout à fait plausible. Et ça expliquerait tout. Sa peur de s'engager, son refus du mariage – même si, franchement, je n'ai jamais imaginé me marier avec lui – ses pas en avant aussitôt suivis par ceux en arrière, ses changements d'humeur, la distance qu'il instaure parfois, ses silences insupportables. Ce monde dans lequel il se cloître et dont je ne connais pas l'accès pour le rejoindre.

Mais quand je le vois s'immobiliser, les traits livides, le regard épouvanté, fixé sur la femme qui le dévisage, le menton haut, fier, les yeux glacials, je ne sais que penser. Personne ne parle. Un silence à couper au couteau. Les battements de mon cœur sont si forts que je jurerais qu'ils résonnent jusque chez moi, en Amérique. Alistair quitte la blonde des yeux pour les poser sur moi. Stupeur, torture, douleur. Voilà ce que j'y lis. Puis il fait un pas en avant, le corps tendu, comme s'il s'apprêtait à dégainer une arme pendant un duel.

– Qu'est-ce que tu fous là, Moira ? demande-t-il d'une voix forte.

Ah, elle s'appelle Moira...

- Bonjour Alistair, répond-elle d'une voix traînante. Je suis ravie de te revoir. Comment vas-tu ?
- Qu'est-ce que tu fous là, Moira ? répète Alistair en articulant chaque syllabe.
- Je viens récupérer ma fille, lâche-t-elle tout en me jetant furtivement un regard.

Ah oui ? Je croyais qu'elle était là pour se marier ?

Alistair ferme brièvement les yeux. Avant que ses paupières ne s'abaissent, j'ai le temps de lire la douleur dans son regard. Les traits de son visage sont crispés, sa mâchoire serrée, et son poing tambourine contre sa cuisse tandis qu'il réfléchit. Puis il se passe la main dans les cheveux.

- À moins que tu ne me proposes un meilleur arrangement ? continue-t-elle tout en faisant un pas vers lui, lascive.

L'homme torturé lève la main pour lui signifier de ne pas avancer davantage. Il ne bouge pas, ne dit rien, mais je jurerais qu'il est sur le point d'exploser.

La tension est tellement palpable que je peine à respirer. Qu'entend-elle par « meilleur arrangement » ? Cette phrase contient tellement de significations que la nausée me prend. Puis, n'y tenant plus, même si je me doute que cette conversation ne me regarde pas, que tout se joue entre les parents d'une enfant, je lâche :

- C'est vrai que vous deviez vous marier après ses études ? demandé-je d'une voix froide, forte, sans laisser transparaître toute la haine que cette supposition réveille en moi.

Alistair me jette un regard horrifié. Puis ses yeux se posent sur Moira, qui ne bouge pas d'un cil.

- Mais bien sûr que non ! tonne-t-il avec une voix qui ne laisse aucune place au doute, soulageant légèrement mon cœur meurtri. C'est quoi ces conneries ? Catriona n'est pas ici, dit-il à l'attention de Moira. Elle est partie pour une semaine. Va-t'en !

- Je veux voir ma fille, Alistair. Tu n'as aucun droit de m'en empêcher.

– Je refuse de parler avec toi ! Tu ne t'es pas gênée pour l'abandonner il y a cinq ans ! Pourquoi tu reviens maintenant ? Pour semer la zizanie dans sa vie ?

- C'est ma fille, Alistair. C'est moi qui l'ai portée et mise au monde !

- Et abandonnée... répète-t-il comme si elle avait oublié.

- Je suis revenue maintenant.

– Et ça ne suffit pas ! Moira, tu n'as aucun droit sur cette enfant ! C'est moi qui l'élève. C'est moi qui me lève la nuit pour calmer ses angoisses ! C'est moi qui dors avec elle lorsqu'elle a de la fièvre ! Tu étais où, toi, pendant tout ce temps ? Absente ! Disparue. Volatilisée. Dégage d'ici !

Moira recule d'un pas, soufflée par la violence du ton d'Alistair. Son attitude de femme sûre d'elle en prend un coup, subitement. Plus de regard narquois, de menton haut, de doigt levé pour exhiber sa – fausse – bague. Elle semble démunie, recroquevillée sur elle-même, comme si elle cherchait à se cacher de la colère du père de son enfant.

Elle n'était pas si jolie, sa bague, en plus...

Moi non plus, je n'en mène pas large. Je n'ai jamais vu Alistair aussi furieux. Aussi torturé. Aussi... malheureux. Mon cœur se serre en imaginant le dilemme qui se joue dans son esprit. La surprise qu'il ne doit pas parvenir à gérer. Tout son monde bien organisé qui vient de se casser la gueule en beauté.

– D'accord, dit la femme coupable en soufflant puis en se redressant. Je suis partie. Mais tu sais très bien pour quelles raisons. Et j'expliquerai tout à Catriona, elle est en âge de comprendre. Tu ne peux pas m'empêcher de la voir. Je ne l'ai pas abandonnée légalement, je suis sa mère et j'ai des droits.

– Oui, tu as des droits, rebondit Alistair, notamment celui de ne pas venir foutre en l'air son équilibre !

– Elle a besoin d'une mère.

– Elle va très bien et s'en sort parfaitement sans toi ! Ça ne t'a pas posé de problèmes de conscience jusque-là, non ? Tu ne lui as pas donné une seule nouvelle, Moira ! Tu ne m'as jamais appelé pour savoir comment elle allait ! Jamais ! Sais-tu seulement à quoi elle ressemble ?!

Moira balaie ses paroles d'un mouvement de tête qui fait voler ses cheveux blonds.

– Il fallait que je réfléchisse. Que j'accuse le coup, se justifie-t-elle comme si ce qu'elle disait était légitime.

– Tu as eu neuf mois pour te préparer à sa venue. Et ça ne t'a pas suffi pour réfléchir, peut-être ? Moira, continue-t-il en se rapprochant d'elle d'un air menaçant. Cette enfant, tu me l'as laissée sur les bras en connaissance de cause. Nous en avons discuté. Tu ne m'as pas laissé le choix. Tu ne m'as pas demandé mon avis. C'était moi ou une famille d'accueil. Moi, je ne l'ai pas abandonnée, même si je n'étais pas prêt. Alors, maintenant, va-t'en. Va-t'en avant que les choses tournent mal. De toute façon, elle n'est pas ici, répète Alistair d'une voix basse, presque comme un murmure. Pars de chez moi.

– Très bien, dit la blonde manipulatrice en baissant le menton, fixant ses escarpins ridicules pour un sol parsemé de graviers. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Je reviendrai !

Et elle repart par là où elle est venue, derrière les buissons. Elle disparaît en un clin d'œil, comme une apparition. J'ai une rapide pensée pour Catriona et sa passion pour les fées.

Qui apparaît et disparaît dans la nature de cette façon ? Même si cette femme n'a rien d'une fée, bien au contraire...

Après de longues secondes de silence, comme pour s'assurer qu'elle est bien partie, Alistair esquisse un mouvement et se passe la main dans les cheveux. Son regard porté sur le ranch semble absent, comme perdu dans un abysse sans fond. Je fais un pas dans sa direction, même si je ne sais pas quoi lui dire, pas quoi faire, mais il stoppe mon mouvement d'un geste.

– J'ai besoin d'être seul, Amy, assène-t-il d'une voix ferme. Désolé.

À mon tour de fermer les yeux. Pas longtemps, mais juste assez pour entendre le bruissement des

vêtements d'Alistair, ses pas qui s'éloignent. Il disparaît dans le ranch sans un regard, sans un mot de plus. Et je reste déboussolée, inquiète, muette et complètement dépassée.

2. Amy et ses bonnes intentions

Je m'apprête à rejoindre ma voiture, des larmes déjà plein les yeux, quand ma petite voix intérieure m'empêche de partir. Elle me chuchote de ne pas le laisser ainsi, désemparé, seul, face à l'énormité de la situation. Je sais qu'il veut de la solitude et je le comprends, il a besoin de faire le point dans sa tête, de s'éclaircir les idées, de trouver une solution, d'accuser le coup, mais je me refuse à le laisser traverser cette tempête seul. Je n'y connais rien en garde d'enfant, en mère disparue et réapparue, je n'y connais même rien en enfants, d'ailleurs, mais je peux l'épauler. Oui, ça, je peux le faire.

Même s'il n'est pas d'accord...

Je vérifie une dernière fois que Moira ne ressort pas des buissons (avec un couteau dans la main, par exemple) puis je pars sur les traces d'Alistair. Sans faire de bruit. Je devrais annoncer ma présence, me racler la gorge, l'appeler, mais je n'ose pas.

Ne semblant pas entendre ma présence derrière lui, d'une démarche raide, rapide et toujours aussi animale, Alistair entre dans l'écurie. Remplie de chevaux.

Ah, je crois qu'il a trouvé le meilleur moyen de me semer...

J'hésite à pénétrer dans cet antre qui abrite des monstres à quatre pattes, cherche une échappatoire, me demande ce qu'il peut bien faire là-dedans, quand il ressort à peine quelques minutes plus tard juché sur un énorme clydesdale.

Mais comment a-t-il pu seller un cheval aussi rapidement ?

Je recule alors qu'il passe devant moi sans même m'apercevoir. Mon dos bute contre une planche posée contre un mur et je retiens mon souffle – et un juron – tout en le voyant mener son cheval au pas jusqu'au portail. Puis, d'un coup de talon, le cheval accélère la cadence.

Paniquée par son départ soudain, par la nuit qui englobe le paysage et ne lui donne aucune visibilité, je cherche un moyen de le rattraper. Autre que de seller un cheval à mon tour, s'entend.

Et en plus, je ne sais pas faire...

Mon regard parcourt la cour du ranch quand mes yeux se posent sur une mobylette hors d'âge posée contre un portail. Sans réfléchir, je me rue vers le deux-roues en priant pour qu'il fonctionne, l'enfourche, démarre non sans galérer un peu et me lance à la poursuite d'Alistair.

Et ce n'est qu'en passant devant mon véhicule que je réalise qu'il aurait été beaucoup plus simple et judicieux de le poursuivre en voiture...

Avec le bruit infernal du moteur de la mobylette dans les oreilles, ajouté à celui du vent qui me coupe également le souffle, il me faut une bonne cinquantaine de mètres avant de retrouver la trace du fuyard, loin devant moi.

Heureusement qu'il n'y a qu'une seule route qui mène au ranch, j'aurais été bien embêtée, sinon.

Les doigts appuyés à m'en faire mal sur l'accélérateur, priant pour que cet engin d'un temps révolu roule encore plus vite, je distingue Alistair qui bifurque d'un coup sur la droite. Pour faire galoper son cheval en plein champ, cheveux au vent, le corps arc-bouté au-dessus de sa monture.

Ni une, ni deux, je le suis. Je tourne le guidon de toutes mes forces en prenant soin de ralentir un peu... pour être aussitôt stoppée net. Impression désagréable. Mon corps vole par-dessus l'engin de malheur, et je me retrouve une nouvelle fois à plat ventre sur le sol, l'herbe humide pénétrant mes habits, l'impact se répercutant dans mes bras et mes genoux. Allongée, étourdie, je fais un rapide check-up de mon corps, bouge légèrement, étire mes muscles et constate que je vais bien.

Enfin, si on oublie ma dignité...

Honteuse, en colère de n'avoir pas anticipé, je laisse les larmes couler sur mes joues alors que je me relève péniblement. Mes vêtements sont sales, bien sûr, ainsi que mes mains. Et mon genou me brûle comme s'il était écorché. Ensuite, je redresse tant bien que mal la pauvre mobylette, priant pour qu'elle ne soit pas abîmée. Sauf qu'elle est complètement embourbée, et que je n'arrive pas à la faire rouler. Je pleure de plus belle en m'acharnant dessus, sans parvenir à la bouger. De longs sanglots résonnent dans le paysage montagneux de l'Écosse. Ce qui ne fait pas avancer la mobylette pour autant. Pas même un malheureux petit centimètre. Je me maudis intérieurement d'avoir eu une idée aussi stupide. De vouloir reconforter un homme qui me met sens dessus dessous et pour lequel je ne vaudrais pas grand-chose, puisqu'il ne me pense même pas capable de le soutenir.

Et de toujours me fourrer dans des situations improbables, me retrouver constamment allongée sur le sol, sale et mouillée...

Puis un hennissement me fait lever les yeux. Vision d'horreur de voir la tête d'un cheval tout près de mon visage, museau fumant. Et, juste derrière, celle d'un Alistair qui fulmine. Ses yeux étincellent de colère. Ses lèvres si attirantes généralement sont pincées en un rictus déplaisant. Ses cheveux volent en boucles légères par-dessus ses épaules.

– Qu'est-ce que tu fous là, *BlueBird* ? tonne sa voix agacée.

– Rien, je voulais cueillir des champignons, réponds-je sur le même ton.

Alistair saute de son cheval, lui dit quelques mots et se rapproche de moi.

– Tu as pris la mobylette de George ? demande-t-il d'une voix effarée.

– Non, c'est la mienne, je ne t'avais pas dit que je l'avais troquée contre ma voiture ? affirmé-je d'un ton ironique.

– Je n’ai aucune envie de plaisanter, *BlueBird* !

– Ah parce que tu penses que moi, si, peut-être ?! Je suis là, je veux t’aider, je vole ce... putain d’engin de malheur, je me pète encore la gueule, je m’embourbe, et tu penses que j’ai envie de plaisanter !?

Alistair recule comme si je venais de le pousser de toutes mes forces. Je continue de m’acharner sur la mobylette avec une furieuse envie de lui mettre un coup de pied pour ne pas être coopérante.

Ou de la laisser gisante sur le sol, seule et abandonnée...

– Laisse, décide-t-il soudain, sa voix plus douce, son corps chaud tout près de moi, sa main déjà sur le guidon, à côté des miennes.

– C’est bon ! objecté-je avec un mouvement d’épaule pour qu’il se pousse. Je suis assez grande pour me débrouiller. Va courir en pleine nuit sur ton cheval, c’est tellement plus intelligent.

Puis j’ose un regard vers lui. Vers ses yeux tellement sombres, tellement tourmentés, vides de toute lumière.

– Je sais ce que je fais, Amy, assure-t-il sans se démonter.

– Ah oui ? dis-je en levant totalement le visage vers lui, tenant toujours fermement la mobylette. Comme tu savais ce que tu faisais quand on est parti en bateau, peut-être ?

– Je ne te savais pas si rancunière, lâche-t-il en traître.

– Je ne suis pas rancunière, Alistair ! Mais c’est complètement insensé de partir au galop à travers champs quand on ne voit rien ! Surtout dans ton état !

– Je ne t’ai jamais demandé de t’inquiéter pour moi, *BlueBird*, assène-t-il d’une voix froide.

Il n’a pas tort. Je suis entièrement responsable de la situation dans laquelle je me suis fourrée. Je suis entièrement responsable de m’inquiéter pour lui. De vouloir le reconforter, le rassurer, ou, tout du moins, de le faire parler pour qu’il se sente mieux. Si c’est possible. J’ai l’impression d’être cette pauvre mobylette, embourbée, et de ne pas savoir comment faire pour m’en sortir.

Comment m’en sortir toute seule, du moins. Car c’est certain que je n’y arriverai pas sans son aide.

Je ne réponds rien pendant qu’il ôte mes mains du guidon pour y placer les siennes. Et non, pas de frissons lorsqu’il me frôle de ses doigts brûlants. Pas non plus quand il se tient tellement près que je ne parviens plus à respirer. C’est juste le froid qui me fait frissonner. Rien d’autre. Son corps à lui hurle la colère contenue. Tout le mépris qu’il entretient pour Moira, la mère de sa fille qui l’a, si j’ai bien compris, abandonnée sans états d’âme à la naissance pour la lui laisser et réapparaître un beau jour, sans prévenir, pour la lui réclamer. Comme un objet qu’on a délaissé pendant des années et dont on se rappelle soudain l’existence. Ma rancœur baisse d’un cran. Je l’observe qui attrape la mobylette et qui enlève la boue quasiment sans aucun effort. Je souffle lorsqu’il la pose sur la route et quand elle démarre au quart de tour.

– Tiens, dit-il d’une voix indifférente. Tu peux la ramener à George.

- Merci, soufflé-je.
- Je t'attends au ranch. À tout de suite.

3. Au chaud

J'effectue les quelques kilomètres jusqu'au ranch dans un état second. En roulant lentement. Transie de froid et totalement dans mes pensées. Pensées toutes tournées vers Alistair, évidemment. Et, un peu égoïstement aussi, je l'avoue, vers moi.

Ma relation – ou mon semblant de relation – avec Alistair n'est déjà pas simple. Mais maintenant que la mère de sa fille, même s'il m'a assuré ne rien éprouver pour elle, est revenue, je gage que tout va voler en éclats. Le peu que j'avais va se résumer à... plus rien du tout.

Et cette pensée me fait monter les larmes aux yeux.

Alistair m'attend comme prévu au ranch. Devant le portail, plus exactement, et sans cheval. Encore une fois, je m'interroge. Comment a-t-il pu faire aussi vite ? Je ne l'ai pas vu me doubler sur la route, il a donc forcément pris un raccourci.

Dans le pré, sans aucune lumière autour pour l'éclairer...

Je stoppe mon super engin tout-terrain pour ne pas affoler George ou Daisy, puis constate les dégâts. Sale, sans aucun doute. De la boue partout.

– Il faut que je la nettoie, dis-je à Alistair alors qu'il s'approche de moi pour rentrer la mobylette dans la cour.

– Il y a un jet, là-bas. Donne, je vais m'en charger.

J'ai l'intention de refuser, ce n'est pas à lui de le faire, mais il s'est déjà emparé du deux-roues. Je le suis en silence. Confuse. Désespérée. Je le regarde passer succinctement le jet dessus. Ses gestes sont rapides et précis. Presque sensuels, comme toujours. Le visage indifférent, les yeux braqués sur la mobylette, il semble totalement accaparé par ce qu'il effectue. En quelques minutes, l'engin étincelle. Je ne me souviens pas dans quel état il était avant, mais je jurerais qu'il est bien plus propre maintenant. Puis il disparaît deux secondes, revient avec un gros chiffon déjà taché et essuie le plus gros.

– Comme neuf, dit-il finalement, une fois qu'il a terminé.

– Merci, réponds-je, soulagée. J'espère que George n'en saura rien.

– Trop tard, lâche-t-il sans sourire, il était dehors lorsque je suis rentré. Il est au courant.

– Merde ! Il faut que j'aie m'excuser ! C'est...

– Ça va, *BlueBird*, ce n'est rien. Laisse tomber. Il est occupé, de toute façon.

J'inspire un grand coup. Regarde autour de moi pour retarder le moment où je vais devoir partir, même si je n'en ai aucune envie. Aucune envie de le laisser seul. Seul avec ses démons. Si je n'y connais rien en garde d'enfant, en mère qui réapparaît après cinq ans d'absence, les fantômes du

passé, je connais.

– Tu veux... parler ? demandé-je finalement d'une toute petite voix dans un sursaut de courage.

Alistair prend le temps de me dévisager. Ses yeux, toujours aussi sombres, me passent au peigne fin. Je reste paralysée, sans bouger d'un millimètre, sans même battre d'un cil en attendant son verdict.

– Pas ici, accepte-t-il enfin. Allons chez moi.

Je réprime un sourire. Puis je le suis. J'imaginai, sans réellement savoir pourquoi, qu'Alistair vivait dans le ranch. Mais manifestement, non. Il m'entraîne sur le côté du gros bâtiment, puis sur un petit chemin, le même qui nous a menés vers la falaise, l'autre soir, après mon repas avec Catriona.

Et vers la grange où nous avons fait l'amour...

Un pincement au cœur me saisit alors que je pense à la petite fille, tellement joyeuse et innocente, probablement en train de jouer avec sa copine à cet instant même, ne se doutant pas du séisme qui va venir bouleverser sa vie d'ici peu.

Je continue de m'interroger sur notre destination quand Alistair bifurque à gauche. Nous traversons un semblant de forêt composée de gros arbres qui délimitent l'espace, dont les branches viennent me caresser les cheveux, ressemblant à une haie immense tellement ils sont bien alignés. Puis, soudain, devant moi, des dizaines de petites lampes solaires invisibles depuis le chemin apparaissent, plantées dans le sol pour nous indiquer où marcher, répandant une faible lumière bleutée. J'ai encore une pensée pour Catriona et son adoration pour les fées, tellement cet endroit est magique.

Alistair s'arrête une seconde, sentant peut-être ma surprise, et me précise :

– Catriona adore tout ce qui brille, dit-il d'une voix empreinte de tendresse.

– Et elle a raison, assuré-je. C'est magnifique.

Nous avançons ensuite en silence jusqu'à ce qu'une immense maison toute blanche se dresse devant nous. Je distingue quelques arbres autour, un grand jardin, et, au bruit, je devine l'océan en contrebas. Alistair sort une clé de sa poche, l'insère dans la serrure, ouvre la porte, la tient pour me permettre d'entrer.

– Bienvenue chez moi, *BlueBird*, dit-il avec un sourire imperceptible.

– Merci, réponds-je d'une voix feutrée.

Merci de m'inviter chez toi. De me faire confiance pour ça. De me parler, aussi, je l'espère...

De se confier, surtout. Je tiens à ce qu'Alistair sache que je suis capable d'être l'épaule sur laquelle il peut se reposer. S'il le souhaite. Même si je ne connais rien à sa peine, si je ne peux que

l'imaginer, pas la comprendre entièrement puisque je n'ai pas d'enfant et que je n'ai pas de solution à portée de main, pour le moment. Mais je veux qu'il sache qu'il n'est pas seul. Je sais le lien qu'il entretient avec sa fille, il suffit de les voir tous les deux pour le saisir. Cette complicité, cette tendresse, cet amour unique. C'est tellement beau et fort que je ne peux me résoudre à le laisser seul pour affronter ça. Même si c'est ce qu'il voulait au départ...

L'entrée de la maison est un grand espace immaculé où traîne tout de même une paire de bottes de petite fille, aussitôt rejointe par les chaussures d'Alistair, puis les miennes. Des photos de Catriona sont accrochées au mur. Pas beaucoup, juste trois, mais très grandes et magnifiques. La petite fille sourit de toutes ses dents, dans un champ fleuri, devant l'océan. Il y en a une avec son arrière-grand-mère au ranch. Tout au fond, un escalier majestueux qui monte au premier étage. Des photos de Catriona, encore, avec Alistair cette fois. Un Alistair plus jeune, mais tout aussi sexy. Je marque un temps d'arrêt pour observer ses traits, son sourire qui étire son visage alors qu'il tient sa fille dans les bras, ses cheveux plus courts, légèrement bouclés, dorés par les rayons du soleil qui se reflètent sur ses mèches.

Un raclement de gorge me signale qu'Alistair m'attend. Je lui lance un sourire contrit et me hâte de monter les dernières marches.

– Mets-toi à l'aise, je vais faire du thé, dit-il alors que nous pénétrons dans la pièce principale de sa maison.

Un immense salon ouvert sur une cuisine américaine moderne, gris et rose. Je souris devant cette touche de féminité. Le frigo est recouvert de dizaines de dessins d'enfant, de magnets et de post-it. Dans le salon, un canapé beige, recouvert de plaids et de coussins dans les tons pastel, prend une bonne partie de la largeur de la pièce. Une cheminée contre un mur où flambe un feu réconfortant, une table basse recouverte de livres d'enfant, d'une ou deux feuilles de coloriage, de crayons, de quelques jouets. Des photos de la fillette au mur, certaines avec Daisy, d'autres avec George, et aussi avec son père, ainsi que des paysages enchanteurs de l'Écosse. Montagnes, océan, lumière incroyable.

Alistair fourre une bûche dans la cheminée puis va préparer du thé pendant que je m'approche de la baie vitrée qui me coupe le souffle. Elle occupe deux murs, si bien qu'on a l'impression d'être à l'extérieur. Il fait nuit, je ne distingue pas tout, mais ce que je vois – l'océan, un petit peu, le ciel et ses nombreuses étoiles, la lune qui forme un croissant lumineux, laiteux – me laisse sans voix, éblouie par cette beauté.

Je suis tellement accaparée par la magie de cet endroit, avec les petites lampes dans le jardin qui marquent le chemin, que je ne sens pas Alistair se rapprocher de moi. C'est son souffle dans ma nuque qui me fait presque sursauter. Et me retourner.

- Du thé bien chaud, *BlueBird*... résonne sa voix basse.
- Merci, dis-je, troublée par sa présence si près de moi.

Il hoche la tête et se positionne juste à mes côtés, le regard fixé sur le même paysage que moi, qu'il doit connaître par cœur.

– C'est magnifique, dis-je, envoûtée par la vue.

– Oui, c'est un endroit très apaisant, confirme-t-il, posant son regard brûlant sur mon visage. Tu veux visiter la maison ?

Non. Je veux que tu me parles...

– Oui.

– Viens.

Alistair s'empare de ma tasse, la pose sur l'îlot qui sépare le salon de la cuisine, là où trônent des fruits dans un immense saladier transparent, une peluche en forme d'éléphant, rose vif avec des paillettes, et le téléphone portable d'Alistair.

– Mais tu es trempée, Amy, tu veux des vêtements ? réagit subitement Alistair. Je... devrais dénicher quelque chose qui pourrait t'aller...

J'ai aussitôt une pensée pour le tee-shirt qu'il m'a déjà prêté. Et que j'ai soigneusement gardé. Peut-être pourrais-je commencer une collection de ses vêtements ?

– Ça va, refusé-je, je n'ai pas froid. J'irai me sécher près de la cheminée.

Alistair hoche la tête, sourit et m'entraîne à sa suite.

– Ici, c'est mon bureau, dit-il en me montrant une pièce composée d'une grande table en bois, sur laquelle est posé un ordinateur portable, des feuilles, des stylos.

Derrière, se trouve un fauteuil de *gamer* en cuir noir qui a l'air très confortable. Contre un mur, un gros placard. Et, bien sûr, une immense baie vitrée qui donne de l'autre côté de la maison.

Et des photos de Catriona partout...

– C'est ici que tu signes tes contrats de cascadeur ? demandé-je, curieuse.

– C'est ici que je les lis, explique-t-il. Je les signe devant les réalisateurs parce que je trouve toujours quelque chose à modifier. Cela dit, j'en signe de moins en moins. J'avais déjà réduit à la naissance de Catriona. En fait, après mon fameux... saut dans l'océan, dit-il avec une grimace, j'ai eu des demandes à la pelle. Des intéressantes et des farfelues. Tellement que je ne pouvais pas toutes les honorer. Même si j'aurais bien voulu. Alors rapidement, j'ai fait monter les prix, ça m'a permis de trier. Maintenant, je vaux cher et je n'en accepte que très peu.

– Par rapport à Catriona ?

– Oui... Je ne veux pas la laisser seule trop longtemps, même si elle adore rester avec son arrière-grand-mère. Au début, lorsqu'elle était toute petite, je l'emmenais, mais ensuite, elle a préféré rester au ranch. C'est drôle, cette petite fille a toujours su très vite ce qu'elle voulait. Ou ne voulait pas, dit-

il avec un sourire tendre.

– Tu emmenais une baby-sitter ?

– Les tournages m’en fournissaient, c’était une de mes conditions. Mais rapidement, je me suis rendu compte que ce n’était pas très évident pour Catriona. Même si elle a toujours été très sociable, adorable, même, elle devenait de plus en plus réticente à se trouver dans les bras d’inconnus. Ce qui se comprend...

– Oui, affirmé-je.

– Ici, c’est la salle de télévision, dit-il en changeant soudainement de conversation.

Ah oui, en effet...

Quand Alistair dit « salle de télévision », en réalité c’est un home cinéma avec un canapé matelassé qui pourrait aussi faire office de lit.

– Catriona avait tendance à allumer la télé dès son réveil et à la laisser tourner en boucle, m’explique-t-il. Maintenant, elle a compris que le moment télévision n’était pas automatique. Et elle préfère lire et dessiner, même si nous regardons beaucoup de films.

Mon cœur émet de drôles de battements parce que j’entre dans l’univers secret de cet homme énigmatique pour la première fois, mais aussi parce qu’il me confie des pans de sa vie, de ses habitudes avec sa fille. J’en suis très touchée... et d’autant plus peinée que tout son quotidien va voler en éclats, maintenant que la mère de Catriona a réapparu.

Il me montre ensuite les toilettes, rapidement, puis nous montons à un nouvel étage.

– La chambre de Catriona, m’indique-t-il.

Il pousse la porte et je découvre un univers enchanteur, à l’image du monde que se crée Catriona dans ses pensées lorsqu’elle me parle de ses amies les fées. Le plafond est illuminé de fausses étoiles, d’une aurore boréale dans un coin, d’une lune pleine et ronde, également à l’image de sa cabane au ranch. Tout un pan de mur recrée une forêt. Si je le touchais, je suis sûre qu’il aurait la texture de la mousse. Dans les tons verts, roses, violet clair, la chambre est un véritable paradis de conte de fées. Son lit est à baldaquin, recouvert d’un voile rose poudré. Des petits fauteuils, une table, une dînette. Des livres dans une immense bibliothèque. Des jouets partout. Des peluches colorées. Et, pour couronner le tout, l’ouverture sur le paysage alentour à travers une baie vitrée, la même que celle du salon.

– Wow. Impressionnant, soufflé-je.

– Oui, confirme Alistair, c’est ce que toutes ses copines disent. Elle a aussi sa salle de bains et un dressing à côté. Viens, je te montre ma chambre.

Là, des papillons se réveillent dans mon ventre. violemment. L’atmosphère enchanteresse due à la décoration de la chambre de la petite fille n’est qu’un lointain souvenir. Elle est maintenant sensuelle. Lourde. Chargée d’électricité.

Je suis Alistair dans la pièce d'à côté, d'un pas raide, respirant par à-coups, comme si je ne savais plus comment faire. Comme si j'avais 15 ans et que je vivais ma première rencontre avec un garçon. Même si, pour être honnête, je n'en ai pas des souvenirs impérissables. Mon corps pèse une tonne.

Je me suis demandé mille fois à quoi pouvait bien ressembler son chez-lui, et surtout, l'endroit où il dormait. Je vais enfin le découvrir.

– Voilà, dit Alistair en poussant la porte en grand, il y a aussi une salle de bains et un dressing. D'ailleurs, mon dressing donne sur celui de Catriona, c'est beaucoup plus pratique que d'emprunter le couloir. Si elle sait bien ce qu'elle veut dans la vie, le moment de s'habiller est une tout autre histoire. À son âge, elle prend déjà un soin particulier à bien coordonner ses vêtements et perd des heures à se regarder dans le miroir, à hésiter, à se changer.

– C'est une fille, dis-je en souriant.

– Ah ça, c'est certain ! répond Alistair, amusé. Mais c'est parfois un casse-tête pour moi. Quand je dois lui dire quel haut va mieux avec quel bas, mais que ma réponse ne lui plaît pas parce qu'elle a déjà décidé ce qu'elle voulait porter et qu'elle attend seulement une confirmation de ma part, je t'avoue que je suis souvent perdu. Mais j'ai appris à la connaître et je vois dans ses yeux la réponse qu'elle attend, maintenant.

Je souris encore. Émue de ce lien si fort. Est-ce que je le connaîtrais aussi, un jour ? Je me suis souvent demandé quelle mère je serais... Protectrice ? Envahissante ? Stressée ? Serais-je une bonne mère, d'ailleurs ?

Je me concentre sur la chambre d'Alistair pour faire fuir ces questions. Elle donne sur l'océan aussi, grâce à sa grande baie vitrée, mais paraît vide en comparaison de celle de sa fille. Un grand lit recouvert d'une couette blanche, deux tables de nuit, un fauteuil tourné vers le paysage, un bureau avec un autre ordinateur portable. Minimaliste. Masculine. Sobre mais apaisante.

– Là-bas, il y a deux chambres d'amis, m'indique-t-il. Sur le toit, une terrasse, mais je fais refaire le sol alors c'est un peu le bazar.

– Pas de salle de sport ? demandé-je pour le taquiner, sa maison ressemblant tellement à celle d'une gravure de mode.

– Et si ! Mais elle est en bas. Viens, on redescend.

Euh... Et le lit, il ne fait pas partie de la visite ?

4. À cœur ouvert

Alistair m'apporte ma tasse de thé alors que j'ai pris place devant la cheminée, assise en tailleur sur le sol recouvert d'une épaisse moquette, pour sécher mes vêtements et me réchauffer.

Même si la visite de la chambre a diffusé un feu dans mon corps...

– Tu ne veux pas t'installer sur le canapé ? demande-t-il, prévenant.

– Non, ça va, dis-je. J'aime bien regarder les flammes.

Ça me permet surtout de me concentrer sur la façon d'amener la conversation sur ce qui le préoccupe...

– Tu vas faire quoi pour Catriona ? demandé-je finalement, sans détour, après un silence.

Un long soupir me répond. Puis Alistair prend place à côté de moi, ses longues jambes allongées devant lui. Sa main hâlée frotte son menton, son regard ébène se perd dans les flammes qui dansent devant nous. Spectacle hypnotisant.

– Je suis en colère, souffle-t-il si bas que je l'entends à peine. Tellement en colère.

– Je comprends, réponds-je d'un ton doux.

– Elle est partie sans états d'âme il y a cinq ans. Cinq années pendant lesquelles j'ai dû faire face à l'éducation d'une petite fille. Je n'y connaissais rien. J'étais à mille lieues de ça. Les repas, les câlins, les pleurs, les angoisses. Jouer, ça, ce n'était pas un problème, ajoute-t-il avec un sourire tendre. Mais... j'ai dû tout apprendre. J'étais tellement désemparé devant ce petit être qui allait grandir sans mère, ma vie qui changeait du tout au tout. Fini l'insouciance, même si j'en avais déjà laissé une grande partie en chemin. Daisy m'a beaucoup aidé, c'est elle qui a fait face au départ. C'est elle qui m'a tout appris. Comment la nourrir, la changer, la cajoler. Je ne lui ai jamais laissé ma place, elle me déchargeait juste quand j'étais épuisé et dépassé, mais j'ai tenu à tout apprendre, à tout faire par moi-même...

Il laisse passer un nouveau silence. Lourd. Précieux. Je reste là, muette, à l'observer, à le voir partir dans ses souvenirs, se remémorer ses premières années avec sa fille, émue de l'entendre parler de ces premiers instants et de son sens des responsabilités qui lui vaut toute mon admiration.

– Puis, plus tard, répondre aux questions de Catriona. Pourquoi elle n'avait pas de maman, pourquoi ses copines en avaient une. J'ai tout fait pour qu'elle devienne une petite fille équilibrée et heureuse. Je ne supportais pas de lire la tristesse dans ses yeux. Je ne voulais pas qu'elle souffre de l'irresponsabilité de cette femme. Elle qui n'avait rien demandé.

Nouveau silence. Le bois crépite dans la cheminée. À l'extérieur, la lune continue sa lente montée en plein ciel, accompagnée de milliers d'étoiles. Alistair saisit le tisonnier, fait bouger le bois. Des

cendres volent et des braises virevoltent dans l'air. Il s'approche, remet une bûche, se rassied.

– Maintenant que Moira est revenue, reprend-il, je ne sais pas quoi faire. Je... Je pourrais la payer pour qu'elle disparaisse, elle semble bien de ce genre-là...

– Si tu fais référence à sa phrase, le coupé-je, lorsqu'elle a dit « meilleur arrangement », je ne pense pas qu'elle parlait d'argent.

– Non, moi non plus, tu as raison, concède-t-il dans un rire sans joie, mais je n'éprouve absolument rien pour cette femme. Si ce n'est de la colère. Et du dégoût. Je pourrais trouver un moyen de la faire repartir illico mais...

– C'est sa mère... continué-je à sa place.

– Exactement, affirme-t-il en plantant un regard torturé dans le mien. C'est sa mère.

J'ai envie de le serrer dans mes bras. De l'étreindre, fort, pour amenuiser sa peine. Mais je préfère rester là sans bouger, sans esquisser un geste dans sa direction. Il parle. Il me parle. Se confie. Un faux pas et tout serait brisé.

– Et elle va devoir se justifier, dis-je, souhaitant retirer cette once de culpabilité que je lis sur ses traits.

– Ouais... Sauf que... Ce n'est pas aussi simple.

– À elle de prendre ses responsabilités, non ? Toi, tu as été là. Toujours. C'est elle qui devra affronter les foudres de sa fille.

– Je lui ai menti, avoue-t-il d'une voix coupable.

– À Moira ?

– Non. À Catriona.

Un silence tendu s'installe. Je plisse les yeux, pas certaine de tout comprendre, penche la tête sur le côté en attendant qu'il m'explique. Il prend encore le temps d'attiser le feu avec le tisonnier, change de position et laisse son regard se perdre loin dans les flammes.

– Avant qu'elle ne parle, c'était facile, commence-t-il d'une voix enrouée. Enfin, je me comprends. Mais c'était simple dans le sens où elle ne posait pas de questions. Mais quand elle a commencé à me demander où était sa mère, j'étais complètement perdu. Au départ, je lui disais juste qu'elle était partie et elle n'en demandait pas plus. Mais un jour, elle a voulu savoir si « partir » signifiait « au ciel ». Et là, j'ai su qu'il fallait que je lui donne plus d'explications. Mais que pouvais-je lui dire ? s'écrie-t-il tout à coup en se relevant.

Je pivote sur les fesses, le regarde faire des allées et venues dans le salon empli de la présence de Catriona. De l'amour si fort qui les unit.

– Comment pouvais-je expliquer à une petite fille de 3 ans que sa maman était partie parce qu'elle ne se sentait pas capable d'élever un enfant ? Lorsqu'elle est née, elle l'a à peine prise dans ses bras ! À peine regardée ! Tu te rends compte ? Je ne sais pas ce que ça fait de mettre un enfant au monde, de le porter pendant neuf mois, de sentir ses coups, de se sentir deux, et je ne le saurai jamais, ajoute-t-il d'une voix plus basse, mais ce que je sais, c'est qu'au moment où mes yeux se sont

posés sur elle, je l'ai aimée d'une manière que je ne pensais pas possible. Je n'étais même pas certain que c'était ma fille. Après tout, nous n'avions couché ensemble qu'une fois, rapidement, avec toute la maladresse de notre jeunesse, et cette naissance n'était peut-être pas de ma responsabilité. Mais quand je l'ai vue, j'ai su. J'ai su qu'elle était ma fille. C'est... difficilement descriptible, mais c'est ce que j'ai ressenti. Une certitude que je ne m'expliquais pas.

Alistair marque une pause, son esprit encore reparti se battre avec ses démons. J'en profite pour lui poser la question qui me brûle les lèvres.

– Tu as vérifié que c'était bien ta fille ? demandé-je d'une toute petite voix pour ne pas le blesser.
– Oui, bien sûr. Il fallait que j'en sois certain. Même si je le savais, je préférerais ne pas me voiler la face et éloigner cette possibilité. Et quand bien même elle n'aurait pas été de moi, je me demande si j'aurais pu la laisser partir avec des inconnus... Ça m'aurait un peu arrangé, je n'aurais pas été obligé de bousculer toute ma vie, de tout changer... Mais non, elle était bien le sang de mon sang. Et comme je t'ai dit, j'ai senti un truc impossible à expliquer, à décrire... Un lien invisible mais tellement présent. Et son regard... Ses yeux... Il y avait une telle profondeur lorsqu'elle les a plongés dans les miens, juste à sa naissance, comme si elle savait déjà que j'allais être le seul à m'occuper d'elle. Dans ses yeux, j'ai lu tout l'amour qu'elle pouvait m'apporter. Et tout l'amour qu'elle attendait de moi. Un amour si pur que j'ai cru que j'allais m'effondrer. Depuis... Depuis la mort de mes parents et de ma sœur, je n'avais pas pleuré. Je m'étais juré de ne plus jamais le faire. Mais là, j'ai été totalement submergé par l'émotion.

Des frissons me couvrent le corps. Ce que me raconte Alistair est à la fois si triste et si beau, si intense que des larmes me montent aux yeux.

– Donc, reprend-il après une large inspiration, j'ai menti à Catriona. Je lui ai dit que sa mère était en voyage. Ce qui n'était pas si faux, puisqu'elle était partie. Mais le problème ne se situe pas là. Parce qu'au départ, elle n'a rien dit. Puis elle est revenue pour me demander pourquoi sa mère ne lui écrivait pas. Ne lui envoyait pas des cartes de ses voyages. Alors...

Alistair se poste près de la fenêtre et laisse encore son regard se perdre vers le paysage devant lui. Je me lève, me rapproche, mais garde une distance nécessaire pour lui laisser l'espace de continuer son récit, puis m'assieds finalement sur le canapé, ma tasse serrée entre les mains, le thé devenu froid à l'intérieur.

– J'ai inventé une vie à sa mère. Journaliste avec pour vocation la protection de l'environnement. Catriona a toujours été étrangement proche de la nature. Instinctivement, déjà toute petite, elle ramassait les papiers par terre lorsqu'on se promenait, affirmant avec une assurance désarmante que les fées et autres esprits de la nature souffraient de la pollution. Alors j'ai voulu lui créer une mère « héroïne ». Le genre de mère portée par une mission plus grande qu'elle : protéger la nature. Comme si elle n'avait pas le choix. Et je lui ai envoyé des cartes postales. Catriona pense donc que sa mère lui a donné des nouvelles régulièrement, s'est toujours inquiétée de son bien-être, mais qu'elle ne pouvait pas faire autrement que de rester loin d'elle. Sauf que c'est faux. Entièrement faux. Sa mère n'a jamais pris de nouvelles. Jamais.

Je reste sans voix devant sa révélation. Il s'est tourné face à moi et me fixe, les bras ballants, le visage défait. D'un bond, je me lève et me place devant lui.

– Ça partait d'une bonne intention, dis-je tout bas.

– Ouais. On peut dire ça... avoue-t-il dans un rire jaune étouffé. Mais peut-être n'était-ce que de la lâcheté de ma part pour ne pas avoir à lui révéler la vérité. Que sa mère se sentait trop jeune pour l'élever et qu'elle a préféré l'abandonner.

– Tu as voulu la protéger, Alistair.

– En lui mentant, oui.

– Et sa mère ne l'a pas complètement abandonnée. Elle te l'a laissée à toi. Son père, osé-je, sachant pertinemment que cette phrase pourrait provoquer une dispute. Peut-être que si tu n'avais pas été là, elle aurait agi autrement.

Il pourrait penser que je défends Moira. Ce qui n'est pas du tout mon intention.

– Non. Elle l'aurait fait si je ne l'avais pas prise avec moi. Elle l'aurait placée dans une famille.

– Mais tu étais là...

– Oui... Et elle n'a pas le droit de revenir la bouche en cœur pour la réclamer ! Putain, c'est moi qui ai fait de cette petite fille ce qu'elle est aujourd'hui ! Je ne veux pas qu'elle détruise tout avec son retour ! Et je vais dire quoi à Catriona ? Que je lui ai menti ? Que sa mère n'était pas journaliste œuvrant pour une cause admirable ? Elle va m'en vouloir ! Me détester, même !

Je reste moi aussi les bras ballants, sans savoir quoi lui dire. Alistair se passe encore la main dans les cheveux, puis sur le menton, dans un geste diablement sexy même si je ne devrais pas remarquer ça maintenant. Mais cet homme est un concentré de sensualité, je n'y peux rien.

Il avance jusqu'à la cheminée, reprend sa place devant. Je le rejoins après quelques minutes de silence.

– Il y aura forcément une solution, dis-je d'une voix douce. Ta fille t'aime. Et je pense que ce n'est pas près de changer...

– Et si elle était venue pour l'embarquer loin de moi ? Je ne sais même pas quel métier elle fait, ni où elle vit. Je ne sais rien d'elle. Et si elle tentait de me l'enlever ?

– Elle m'a dit avoir fini ses études avant que tu n'arrives. Elle vivait où avant ?

– À Broadford.

– Peut-être qu'elle compte de nouveau s'installer ici.

– Elle semblait... tellement calculatrice tout à l'heure... lâche Alistair sur un ton qui me fait froid dans le dos.

Je ne peux pas dire le contraire. À moi non plus, elle n'a pas fait bonne impression. Elle aurait dû se jeter sur Alistair pour lui demander des informations sur sa fille, non ? Plutôt que d'exiger de la voir sans rien connaître sur elle, ses habitudes, ses goûts ou je ne sais quoi encore.

– Oui, elle était très froide, confirmé-je. Mais elle ne doit pas savoir comment t'aborder après tout

ce temps...

Je donne encore l'impression de la défendre. Alors que je déteste cette femme !

5. Détente et confidences...

– Et moi, je n'ai pas envie de lui parler. De la voir. Cette histoire m'obsède, il faut que je pense à autre chose, dit-il d'une voix assurée.

Il se relève soudainement. Je crains d'avoir dit quelque chose qui l'ait blessé. Mais a priori, non...

– Tu veux un verre de vin, *BlueBird* ? me demande-t-il, changeant de sujet.

– Oui, volontiers.

Je regarde son corps musclé se relever, s'étirer en un mouvement animal, comme le ferait un chat gracieux après un long sommeil. Il laisse s'afficher un petit sourire énigmatique sur ses lèvres, puis se dirige vers la cuisine. Je l'observe en train de se baisser pour ouvrir un placard, puis lever les bras pour attraper deux verres.

– Et tu serais tentée par un jacuzzi ? demande-t-il en revenant vers moi avec une bouteille de vin rouge.

– Euh... hésité-je, ne sachant pas quoi répondre, même si mon ventre se réveille à l'idée d'être dans un jacuzzi avec lui.

– Parce que je ne t'ai pas tout montré. À côté de ma salle de sport, j'ai aussi un jacuzzi et un sauna.

– Oh, dans ce cas...

– Viens, suis-moi, dit-il en me tendant sa main hâlée.

Que j'attrape avec plaisir. Même si la discussion s'est arrêtée net. Que je ne sais pas si parler avec moi lui a fait du bien ou non.

Une douce torpeur s'invite en moi alors qu'il m'aide à me relever. Je le suis jusqu'au rez-de-chaussée. Quelques escaliers plus tard, il m'ouvre la porte sur une pièce humide et chaude. Très chaude. Comme sa paume toujours collée à la mienne. Comme mon corps qui a complètement oublié sa chute un peu plus tôt et la froideur du sol qui s'était invitée sur ma peau.

La pièce est dans la pénombre, seules quelques lampes illuminent le plafond et les murs de couleur sombre aux reflets bleutés. Au centre, se tient une piscine pas immense mais assez grande pour faire des longueurs et assez fonctionnelle pour dessiner le corps musclé d'Alistair. À ma droite, le sauna avec sa porte vitrée et ses murs en bois. À ma gauche, le jacuzzi. Bouillonnant. Des serviettes épaisses posées à côté, une petite lampe qui diffuse des huiles essentielles de lavande, si j'en crois la bonne odeur qui règne dans la pièce. Et par la baie vitrée, bien sûr, l'océan au loin. La vue n'est pas aussi grandiose que depuis le salon ou les chambres, mais je me rends bien compte que nous sommes au bord d'une falaise.

– Alistair... Je n'ai pas de maillot de bain.

Deux yeux ombre et lumière, malicieux, se posent sur moi. Je frissonne.

– Penses-tu réellement que ce soit un problème ? demande-t-il d'une voix rauque et basse, un demi-sourire craquant sur les lèvres.

Lèvres que je prends le soin d'observer, mordant les miennes. Puis je remonte le long de son nez droit vers ses yeux à la lueur fascinante, puis vers ses cheveux qui frissent à cause de l'humidité de la pièce. Je hausse les épaules, un peu gênée.

Non, ce n'est absolument pas un problème. Juste que je n'imaginai pas qu'il ait envie de moi après notre discussion... réfrigérante. À cause de ses soucis.

– À moins que cela te dérange, continue Alistair en se rapprochant du jacuzzi pour en tester la température de la main. Tu peux te baigner en sous-vêtements...

Je ne parviens pas à comprendre son sentiment. Curiosité ? Déception ? Amusement ?

– Je peux peut-être aussi me baigner tout habillée. Mes vêtements sont sales, ça les nettoierait...

Un rire retentit. Un rire puissant et communicatif. Grave. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vu rire aussi naturellement. Enfin... Depuis la dernière fois que j'ai chuté devant lui, je crois bien.

– Tu es bien capable de tomber tête la première dans le jacuzzi, plaisante-t-il, le regard lumineux, semblant lire dans mes pensées.

Puis il pose la bouteille de vin et les verres sur une petite table près du bassin, s'étire encore, comme s'il appréciait d'avance la chaleur de l'eau sur son corps. Je me doute qu'il a bien besoin de décompresser.

Et je me doute que je vais bien l'y aider...

– Tu peux entrer la première, promis, je ne regarde pas, dit-il sur un ton joueur. Si tu préfères prendre une douche avant, elle est là-bas, juste derrière le sauna. Il y a des serviettes.

J'accepte avec plaisir. Je file vers la douche, me déshabille, pose mes vêtements encore humides sur le sèche-serviette accroché au mur carrelé. Et je laisse l'eau brûlante couler sur mon corps pendant que je ferme les yeux, un sourire sur les lèvres. Le gel douche à disposition sent Alistair. Je le hume et m'en tartine avec plaisir. Puis, à peine me suis-je entortillée dans une serviette blanche moelleuse qu'Alistair apparaît. Sa serviette à lui enroulée autour de ses hanches. Je retiens un soupir de pâmoison, lui adresse un clin d'œil et rejoins le jacuzzi avant de me liquéfier sous son regard ardent.

L'eau est aussi chaude que la douche, les bulles m'éclaboussent le corps pendant que je m'allonge

à moitié dans le très confortable jacuzzi. Sur la petite table à côté, deux verres de vin rouge sont remplis. Je baisse mes paupières et apprécie de me trouver ici, dans la demeure d'Alistair, avec lui, malgré sa situation on ne peut plus dramatique. Je repense à son aveu, au mensonge qu'il a raconté à sa petite fille pour la préserver d'une réalité bien trop difficile à appréhender pour son jeune âge, cherche une solution pour lui, sans y parvenir.

– Du vin, *BlueBird* ? résonne une voix grave.

Cela me fait ouvrir les yeux et sourire davantage.

– Avec plaisir, dis-je en attrapant le verre à pied empli d'un liquide épais et rouge foncé.

Puis Alistair laisse tomber sa serviette sur le sol. Dans un geste d'un érotisme affolant. Je déglutis difficilement, parviens tout de même à détourner le regard de son corps parfait qui apparaît devant mes yeux. Et de sa nudité qui fait palpiter mon ventre.

Je ne voudrais pas sembler hypnotisée par son corps.

L'eau fait des remous lorsqu'il entre d'un pas décidé dans le jacuzzi, animal, son regard pesant sur mon visage rosi par toutes les idées folles qui me passent par la tête, mais que je peux mettre sur le dos de la température hautement élevée de cette pièce. Puis il récupère son verre, s'installe en face de moi, porte le liquide à sa bouche.

– À la tienne, *BlueBird*, dit-il avant de tremper ses lèvres dans le vin rouge.

Je lève mon verre également puis bois une gorgée. Pour me donner une contenance. Pour rafraîchir ma gorge desséchée. Pour essayer de retrouver mes esprits, même si je me doute que ce n'est pas l'alcool qui va m'y aider.

Alistair s'installe plus confortablement, à moitié allongé, la tête reposant sur un coussin en tissu imperméable. Je fais de même, et ses yeux harponnent les miens, sans que je ne puisse rien y faire. Même pas respirer. Nous restons de longues minutes à nous observer en silence, avec la douce odeur d'huile essentielle pour compagnie et cette atmosphère propice à la sensualité. Au rêve. Aux fantasmes. Romantique et feutrée.

– Ce n'est pas un peu cliché ? dis-je en brisant le silence, la tension palpable trop intense pour mon petit cœur tout mou.

– Quoi ? s'étonne-t-il sans quitter mon regard.

– Tout ça, expliqué-je d'un geste de la main, retenant un sourire. Le vin. Le jacuzzi. L'ambiance feutrée.

– Oh, sourit-il. Mais non. Il manque la musique.

– Mais oui, acquiescé-je pour rentrer dans son jeu. De la musique classique. À peine perceptible.

– Exactement. Qu'est-ce que tu écoutes comme musique ?

Mes pensées vont invariablement vers ma mère et son groupe, l'univers dans lequel j'ai baigné

toute mon enfance.

– J’écoute de tout. Par période. Je peux écouter en boucle un CD, voire une seule chanson, presque jusqu’à écœurement. Puis je passe à autre chose, expliqué-je, amusée.

– Vraiment ?

– Oui, confirmé-je.

– Et... de tout, c’est vraiment de tout ?

– J’ai eu un passage rap, mais très rapide, je n’apprécie pas vraiment. Même si ma mère m’a appris à trouver le petit truc en plus dans toutes les mélodies.

Alistair plisse les yeux. Me sonde. Cherche à deviner des choses sur moi, sans que je les lui dise. Je garde le silence, essaie moi aussi de percer ses pensées. Tout à coup, il se déplace avec fluidité – et quelques remous – et s’allonge à côté de moi. Je frissonne. Malgré l’eau à quarante degrés. Puis il tourne son visage mi-ange mi-démon vers moi.

– Parle-moi de toi, *BlueBird*, chuchote-t-il assez fort tout de même pour couvrir le bruit du jacuzzi.

– Euh... m’étonné-je. Qu’est-ce que tu souhaites savoir ?

– Ce que tu voudras bien me livrer, répond-il avec un sourire mutin. Ta mère, par exemple, t’a appris à aimer la musique. Toutes sortes de musique. Pourquoi ?

Je bois une gorgée de vin. Lentement. Savoure son parfum lourd et fruité qui dévale dans ma gorge. Ose un regard vers cet homme charismatique qui a les yeux braqués sur moi. Des yeux interrogateurs, inquisiteurs, mais pétillants. Presque tendres. De cette tendresse qu’on réserve aux gens qu’on apprécie et que l’on veut connaître un peu mieux.

Je pose le verre sur le rebord du jacuzzi, me réinstalle confortablement. Prends une large inspiration. Cherche quoi lui révéler. Ce qui pourrait l’intéresser. Ce que j’ai envie de dire, aussi.

– Ma mère est une star de rock mondialement connue. Sky Thunder du groupe éponyme.

– Vraiment ? demande-t-il sans laisser transparaître l’étonnement que j’ai si souvent perçu dans les réactions des gens.

– Oui, vraiment. J’ai donc baigné dans la musique depuis toute petite. Elle m’a appris à décrypter tout ce qu’il y a derrière une chanson. À voir les qualités et les défauts. À aimer la musique, forcément, avec ses forces et ses faiblesses. Même un tube ringard qui fait pourtant un carton a toujours une valeur pour elle. Pas seulement pour tout le travail qu’il y a derrière cette chanson, les nuits blanches de son compositeur, les doutes... Non, mais parce qu’à partir du moment où une chanson plaît, peu importent l’air, les paroles, les instruments, si elle fait du bien aux gens, à celui qui l’écoute, elle a une raison d’être. Elle m’a donné les clés pour voir la beauté de cet art au-delà des apparences.

Je laisse passer un silence. Parler de ma mère, de tout ce qu’elle m’a appris, transmis, et de la musique que j’aime tellement fait renaître beaucoup d’émotions en moi.

Et encore plus dans ce décor enchanteur, ce lieu propice aux confidences.

Et à d'autres choses, bien sûr...

– Tu es la fille de Sky Thunder, répète Alistair comme s'il n'en revenait pas.

– Tu connais ?

– Qui ne connaîtrait pas ? ironise-t-il gentiment. J'ai écouté aussi. Beaucoup. « My Sweet Baby » était donc pour toi ?

– Oui, acquiescé-je tout en m'empourprant, émue qu'il cite ce titre en particulier.

– Pendant mes heures sombres, je l'ai écoutée jusqu'à plus soif, moi aussi. Imaginant que c'était ma mère qui me la chantait. Voire qui l'aurait composée pour moi. Rien que pour moi, explique-t-il dans un souffle, si bas que je me relève pour l'entendre mieux. Cette chanson est tellement... belle. Tellement... prenante. Tellement... magique. Mais elle me faisait autant de mal que de bien en réalité, car au-delà de la douce mélodie, des paroles incroyables, elle me rappelait ma terrible réalité, celle d'avoir perdu mes parents. Je crois que c'est la plus belle des déclarations d'une mère à son enfant qu'on ait pu faire en musique...

– Oui, c'est aussi ma préférée, réponds-je tout bas.

Un silence s'installe, seul le bruit du jacuzzi le trouble. Le « plic ploc » de l'eau qui bouge sous nos gestes lents, lorsque Alistair remue sa main pour chercher la mienne et la saisir entre ses doigts.

– Et ton père, tu n'en parles pas... me demande-t-il, les yeux fermés, confortablement installé.

– Mon père est mort alors que ma mère était enceinte, dis-je d'une voix emplie d'émotion. J'ai découvert qui il était seulement à mes 18 ans, par hasard. Ma mère m'avait dit qu'elle se souvenait à peine de lui, que c'était un amour de passage. Mais c'était faux. Et j'ai également appris l'existence d'un frère, Lukas Stetson, des joailleries Stetson de New York. C'est lui qui fournit les bijoux à Alan, d'ailleurs, pour le tournage. Il crée beaucoup pour les films et pour les stars.

– Tu sais donc ce que c'est de vivre sans un parent, constate Alistair d'une voix sourde.

– Oui. Mais... Je ne savais pas qu'il existait, alors... le manque était moins présent, j'imagine, même s'il l'a été, forcément. Par contre, je suis passée par de drôles de phases quand j'ai découvert l'omission de ma mère, expliqué-je, ne parvenant pas à formuler le mot « mensonge » qui serait pourtant plus juste.

Mais qui pourrait lui rappeler le sien envers sa fille...

– C'est pour ça que je n'arrive pas à me détacher de toi, *BlueBird*, dit-il finalement après un silence. Nous sommes deux âmes torturées. Et nos âmes torturées s'appellent sans cesse...

Je reste sans voix devant ses paroles.

Suis-je une âme torturée ?

Mais surtout parce qu'il a dit qu'il ne parvenait pas à se détacher de moi. Les papillons dans mon ventre se réveillent de plus belle. Mon cœur bat frénétiquement.

C'est bien ce qu'il a dit, non ? Je ne voudrais pas m'emballer pour rien...

– Tu ne joues pas de musique ? demande subitement cet homme qui ne cesse de me surprendre.

– Si. Je sais jouer de pas mal d'instruments, mais j'ai une préférence pour la guitare. Je... compose un peu, aussi. Mais... comme ça, pour le plaisir.

– Parce que tu ne veux pas suivre les pas de ta mère ? finit-il à ma place.

– C'est à peu près ça, oui, soupiré-je, étonnée par la façon qu'il a de tout deviner. C'est d'un classique déprimant, hein ?

Alistair ouvre les yeux. Plante son regard sombre dans le mien. Me happe, encore.

– J'imagine que c'est normal. Tu as besoin de trouver ta propre voie...

Sa perspicacité me sidère. Et me séduit. Cet homme me connaît très peu en réalité, mais il m'a déjà cernée avec trois phrases que je lui ai dévoilées sur mon enfance.

– Alors, c'est comment de vivre avec une rock star ? Tu as dû être très enviée, non ?

– Oui. J'attirais certaines personnes mais d'autres me rejetaient. Je n'y faisais pas attention au départ, puis des paroles m'ont blessée et j'ai pris conscience de l'ampleur de la jalousie de certains. Pourtant, je ne pensais pas étaler ma chance, mais c'était tellement normal pour moi d'avoir une mère célèbre, puisque je l'avais toujours connue comme ça. Alors j'ai appris à trier. Et, ensuite, j'ai surtout eu des affinités avec des personnes du même monde que moi. Je ne l'ai pas fait réellement exprès, mais c'était beaucoup plus simple, en réalité.

Je me tais quelques secondes pour boire une gorgée de vin. L'image de Bonnie s'invite dans mon esprit, évidemment, car c'est surtout à elle que je pense, même si je me suis liée d'amitié avec d'autres personnes. Mais c'était beaucoup plus fort avec elle.

– Sinon, reprends-je, vivre avec une rock star est... déstabilisant. Agréable, bien sûr, car j'avais accès à plein de choses, les concerts, les soirées, des invitations partout, des voyages, beaucoup de cadeaux. Ma mère s'intéressait à tout, m'apprenait beaucoup de choses, m'éduquait pour que je devienne équilibrée et indépendante, libre de mes choix. Mais c'était aussi difficile lorsqu'elle était prise de doute et gérait difficilement. Parce que, malgré son succès, elle remet toujours en question son talent, expliqué-je avec un petit rire. Ma mère a toujours été présente, elle partait en tournée et me laissait chez des amis de confiance, mais elle a toujours privilégié sa relation avec moi plutôt que sa passion. Même si je l'aurais mal imaginée sacrifier la musique si je ne m'étais pas adaptée. Mais elle m'a toujours assuré que si son absence me pesait, il fallait que je le lui dise et elle aurait tout arrêté.

– Elle ne te manquait pas ?

– Bien sûr que si. Le soir, surtout. Savoir qu'elle appartenait à tous ses fans, lors des concerts, et que moi j'étais seule dans mon lit, sans câlin de sa part, sans ses paroles réconfortantes, sans son odeur, c'était difficile. Mais je ne pouvais pas lui demander d'arrêter, elle avait besoin de sa musique, elle aurait dépéri sans ça.

Le regard d'Alistair s'assombrit au fur et à mesure de mes paroles. Avec une petite lueur tendre qui grandit à l'intérieur. Et qui me fait craquer.

Enfin, encore plus craquer...

– Je n'ose même pas imaginer ce que tu as vécu, dis-je d'une voix basse. J'avais... toujours peur qu'elle ne revienne pas. Qu'il se passe quelque chose de grave, un accident d'avion, un fan psychopathe...

– J'ai survécu, répond-il d'un ton doux. Et tu aurais fait de même. Mais nous ne parlons pas de moi, là, mais de toi.

C'est vrai. Et je suis étonnée de me livrer aussi facilement avec lui. Comme si c'était naturel. Évident. Et qu'il pouvait comprendre ce que d'autres auraient perçu comme de l'égoïsme. Ou du caprice. « Mes petits soucis d'enfant gâtée de star », comme certains ne se sont pas gênés de me le reprocher.

– Tu as été fâchée contre ta mère lorsque tu as appris l'existence de ton père ? Tu m'as dit qu'elle t'avait menti, c'est ça ? demande Alistair.

– Oui... Je lui en ai énormément voulu. Ça n'aurait rien changé en soi, bien sûr, mon père était mort depuis longtemps. Mais ça m'aurait évité des tonnes de questions. C'était une histoire très compliquée, mon père était marié, en fait, je suis née d'une relation adultère. J'ai peiné à trouver ma place. Déjà que ce n'est pas facile d'être une « fille de ».

– Oui, ça aussi, je crois que c'est courant de ne pas savoir où se situer quand un de nos parents est célèbre. D'autant que, pour toi, ce sont les deux qui le sont. Ça n'enlève en rien le problème, hein, se reprend-il, comme s'il ne voulait pas me vexer, mais j'imagine que ça ne doit pas être facile, en effet. Beaucoup d'enfants de star tournent mal, d'ailleurs. Tu ne t'en sors pas trop mal.

– Excepté mes cheveux bleus, tu veux dire ? plaisanté-je pour calmer les battements de mon cœur face aux paroles d'Alistair.

– Tu es quelqu'un de bien, Amy, souffle-t-il en se rapprochant imperceptiblement de moi. Tu te cherches encore, ça se voit, mais je ne doute pas que tu y parviennes, dit-il avant d'effleurer mes lèvres des siennes.

Océan de douceur. Bombe atomique dans mon cœur. Et dans mon corps. Tous mes sens se réveillent. J'attrape la chevelure d'Alistair, l'embrasse plus profondément. Mêle ma langue à la sienne. M'agrippe à ses cheveux, à sa nuque. À lui.

– Comment ça, « je me cherche encore, ça se voit » ? demandé-je lorsqu'il brise ce baiser, déjà essoufflé.

– Tu es jeune, *BlueBird*, dit le traître avec un demi-sourire.

– Et alors ? Je suis en train de construire mon avenir avec ce tournage.

Je ne sais pas si ses paroles me vexent ou non. Si elles reflètent la vérité. Si je dois mal les prendre ou si ce n'est qu'une constatation criante de vérité.

Et le « tu es jeune », on en parle ?

– Bien sûr. Et tu t'en sors très bien.

– Merci, mais quoi ? Mon âge te dérange, c'est ça ? demandé-je, piquée au vif.

– Non. Pas exactement. Mais j'ai une fille. Une carrière déjà bien avancée. Je pourrais même arrêter maintenant, je serais tranquille financièrement toute ma vie, sans me priver.

– C'est vexant ce que tu dis, constaté-je en reculant légèrement. Et tu es un vantard !

– Non ! s'exclame-t-il en se redressant et en se rapprochant de moi pour diminuer l'écart que j'ai instauré volontairement. Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Pas du tout. Juste que... non, laisse tomber.

– Non, dis-moi, Alistair, insisté-je d'une voix douce pour éviter qu'il ne se renferme dans sa coquille. Tu penses quoi ? Que je ne serais pas capable de faire la part des choses si je devais m'engager dans une relation avec un père de famille ? Que je n'imagine pas la responsabilité que ça représente ? Alistair, je ne suis pas une enfant gâtée qui se cherche, si c'est ce que tu insinues. J'ai un lourd passé, moi aussi, je viens de te le confier, même si j'ai été très bien entourée et n'ai manqué de rien. Je ne suis pas une jeune fille oisive qui joue à la réalisatrice pour passer le temps. Je veux faire quelque chose de ma vie. Quelque chose qui ait un sens. Composer, écrire, réaliser, tout ça à un impact sur les gens. Sur les auditeurs, les lecteurs, les téléspectateurs. Je ne veux pas être connue pour être connue, parce que ma mère est célèbre. Je veux juste faire du bien aux gens. Les faire sourire, pleurer, rêver ! Faire passer des messages !

– Je ne voulais pas te vexer, *BlueBird* dit Alistair en attrapant une mèche de mes cheveux. Dis, ils ne déteignent pas, au moins ?

Je ferme les yeux, souris un peu, inspire, puis ouvre mes paupières. Le visage d'Alistair est là, tout près. À quelques millimètres du mien. Son regard ombre et lumière fouillant le mien. Hypnotisant.

– Je sais ce que tu vaux, *BlueBird*. Je l'ai su dès le premier instant où je t'ai vue...

Puis ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Et, forcément, me font taire. Me font oublier ses paroles, les miennes. Mes doutes et mes interrogations. Puis je sens ses mains qui attrapent mes hanches, s'y impriment. Et Alistair me soulève comme le poids plume que je suis, comparée à lui. Le froid sur ma peau frissonnante. Les lèvres d'Alistair, encore. Un gémissement qui couvre le bruit des bulles qui s'éloignent. Le mien ? Le sien ? L'important, c'est ce que nous allons faire. Ce rapprochement qui nous unit inexorablement. Ce lien invisible mais tangible que nous ne pouvons nier, qui grossit au fur et à mesure de nos discussions. De nos rencontres.

L'air frais me mord la peau. Pile au moment où je m'en rends compte, un tissu moelleux recouvre mon dos. Mes jambes enroulées autour du bassin d'Alistair, de sa peau mouillée et glissante, je m'agrippe à ses épaules pendant que ses lèvres dévorent les miennes. Elles ont un goût de jacuzzi et de vin rouge. Sa peau sent la lavande et une odeur plus brute, masculine. Son emprise sur moi se resserre pendant qu'il monte les escaliers. Ses doigts s'impriment dans mon dos. Brûlure de plaisir. Il me tient fort. Et pas seulement parce que je pourrais chuter.

J'en ai tellement l'habitude maintenant, ça ne m'effraie même pas.

Sa force me prouve son désir pour moi. Et ça, c'est délicieux. Même s'il fait trois pas en arrière après en avoir fait un en avant, il a envie de moi. Encore et toujours. Ce n'est peut-être « que » du sexe, mais le sexe avec lui est loin d'être un simple corps-à-corps de deux âmes étrangères. Ce n'est pas qu'un coup comme ça pour passer le temps ou tromper la solitude. Non. Alistair, quand il donne, le fait entièrement. Il ne fait pas semblant.

Nous entrons dans sa chambre. J'aperçois rapidement les murs qui entourent son lit et le paysage au travers de la baie vitrée. Alors que j'imaginai que nous irions directement dans son lit, il pousse une porte, et je me retrouve sous une douche. Gelée. Je crie, essaie de m'échapper, mais deux bras fermes me retiennent.

– Minute, *BlueBird*, me chuchote-t-il, l'eau va se réchauffer.

Elle se réchauffe en effet. Soulageant immédiatement mon corps gelé. Je découvre une salle de bains immense, tout en carrelage bleu nuit et beige, avec une gigantesque baignoire d'un côté, un grand miroir derrière un lavabo, un tapis épais sur le sol. Je n'ai pas le temps d'observer plus longtemps la décoration, les doigts d'Alistair, agiles et enduits de savon, glissent sur ma peau.

– Tu as quelque chose contre l'odeur du chlore ? demandé-je, amusée.

– Ton parfum est bien plus présent que celui du jacuzzi... répond-il du tac au tac. C'est juste pour te réchauffer.

Et ça marche. Admirablement bien. Le savon sent le citron, et ses mains glissent sur ma peau avec une douceur excitante. Je plonge mes yeux dans les siens, retiens un soupir en voyant la lueur de désir qui assombrit son regard. Ses dents mordent sa lèvre inférieure, un air de prédateur sur son beau visage, comme si j'étais une proie qu'il venait de capturer. Et qu'il allait dévorer.

J'attrape à mon tour le petit carré jaune, enduis largement mes mains, parcours son torse avec un plaisir non feint. Sa poitrine musclée, ferme sous mes doigts. Les quelques poils qui deviennent blancs à cause de la mousse du savon. Ses abdominaux à faire pâlir n'importe quel sportif. Son corps qui se tend sous mes caresses, ses yeux qui se plissent, le léger râle qui sort de sa bouche, son incroyablement agréable à mes oreilles. Puis je me hisse sur la pointe des pieds, l'embrasse tout doucement, un petit baiser léger et aérien, comme un bruissement d'ailes de papillon, animal qu'il me donne l'impression d'être en cet instant.

Alistair grogne alors que je m'écarte.

– Encore, *BlueBird*, demande-t-il d'une voix rauque.

Je me rapproche de nouveau, mordille sa lèvre supérieure, fais glisser ma langue dessus, mordille encore. Puis m'écarte, joueuse.

– Tu as décidé de me rendre fou, c'est ça ? susurre-t-il contre mon oreille.

- C’est pour m’avoir enlevée du jacuzzi sans me prévenir. Et sans me laisser le temps de finir mon verre de vin. Ah, et pour le coup de la douche gelée, aussi. Tu veux d’autres raisons ?
- Non, c’est bon, grogne-t-il. Mais sache que la douche froide après une chaleur extrême est tout à fait recommandée. C’est pour ta santé.
- Oh, comme pour le verre de vin, alors ? dis-je en reculant d’un pas.
- Exactement, confirme mon amant.

Mes mains ont quitté son corps, elles sont toujours enduites de savon. Il règne une douce chaleur dans la salle de bains, couplée au subtil parfum de citron. Plus celui de notre désir. Indescriptible. Précieux. Mon dos bute contre le carrelage froid du mur, et, dans un geste langoureux, je passe mes paumes sur ma poitrine, tout en plantant mon regard dans celui d’Alistair. Qui pousse un long soupir. Ses yeux deviennent deux fentes sombres.

- Tu as décidé de me rendre fou, oui... répète-t-il d’une voix à peine audible.

Il attrape mes poignets, lève mes mains pour ôter les derniers vestiges de mousse en les rinçant sous l’eau, les bloque au-dessus de ma tête. Puis ses lèvres dévorent les miennes. Un baiser passionné, si intense que j’en oublie de respirer. Son corps vient naturellement se caler contre le mien, bloquer toute tentative de fuite.

Comme si j’en avais la volonté...

J’essaie de me débattre. Mollement, il faut bien le reconnaître. Mais je veux le caresser, je meurs d’envie de le toucher encore. De parcourir son corps. De me noyer dans son regard. De l’entendre gémir contre mes cheveux.

Alistair m’embrasse, cherche ma langue, la trouve, s’y emmêle. Instinctivement, je cambre les reins pour accentuer le contact entre nous. Son érection cogne contre mon ventre qui s’enflamme de plus belle. Je me retiens de lui dire que j’ai envie de lui, là, maintenant, ou ailleurs, mais tout de suite. Car ce soir, nous avons du temps. Pour la première fois, nous ne sommes ni cachés, ni pressés, ni dans un endroit interdit. Nous sommes chez lui, dans sa maison, et la nuit nous appartient...

Mon cœur flanche de plus belle à cette pensée. Un peu comme si nous étions un couple « normal ».

Même si c’est loin d’être le cas. Et que cette parenthèse pourrait être la dernière...

Mais tout ce qui compte est le présent. Pas question du passé ni de l’avenir. Juste nous deux. Seuls. Libres. Les lèvres d’Alistair délaissent les miennes pour se frayer un chemin le long de ma mâchoire. Des petits baisers mouillés qui me font sourire. Puis il attrape le lobe de mon oreille, tire légèrement dessus, et mon ventre se crispe de désir.

Sa bouche descend le long de mon cou. Il m’embrasse, mordille, lèche ma peau tendre, l’électrise, puis continue lentement jusqu’à attraper la pointe de mon sein entre ses dents. Je gémis, renverse la tête en arrière, me cogne contre le mur dans un bruit sourd. Alistair émet un petit rire étouffé absolument irrésistible. Je grogne, puis réussis finalement à retirer mes mains de son emprise.

J'attrape ses cheveux, mêle mes doigts dedans, dans leur douceur, m'agrippe à ses mèches comme à une bouée de sauvetage. Alistair détourne son attention de ma poitrine pour descendre encore. L'eau continue de ruisseler sur nos corps impatients. Fiévreux. Ses lèvres sur mon ventre, ses mains sur mes hanches pour m'empêcher de me tortiller. Lorsqu'il atteint ma féminité, je ne peux plus esquisser un geste. Mes doigts toujours dans ses cheveux, les yeux fermés, je dérive hors de la réalité. Sa langue agile s'insinue en moi, provoquant un millier de frissons sur ma peau, un feu ardent dans mon ventre. Je lâche sa chevelure, essaie de me cramponner à la paroi de la douche, sans succès, mes paumes glissant contre le carrelage mouillé.

Alors je lâche prise. Je laisse les sensations délicieuses remonter le long de mon corps, la langue d'Alistair me faire gémir, ses doigts pétrir mes fesses – ma jambe maintenant remontée sur son épaule –, la boule de feu dans mon ventre grossir. Je ne sais plus à quoi je me tiens et je m'en fiche, tout ce que je sais, c'est que l'orgasme approche inexorablement. Lentement mais puissamment. Je balbutie des paroles incompréhensibles, lui demande de ne surtout pas arrêter, comme un mantra, crie son prénom plusieurs fois, et le plaisir explose dans mon ventre, mes reins, tout mon corps. Des milliers de particules qui virevoltent dans et autour de moi, puis se rassemblent et reviennent s'installer à l'intérieur de moi. Comme si rien ne s'était passé. Il ne reste que cette torpeur qui m'habite. Puis les bras puissants d'Alistair me retiennent alors que je ne suis qu'une poupée de chiffons, sans force, sans pensée.

J'ouvre les yeux lorsque je sens une surface ferme sous mon dos. Enveloppée dans une épaisse serviette moelleuse, le corps d'Alistair au-dessus du mien, des flammes de désir dans son regard envoûtant.

Nous sommes sur son lit. Son corps brûlant pèse sur moi, je m'empresse de m'enrouler autour de lui. Bras autour de son dos, jambes autour de ses hanches. Il sourit.

– Encore, murmuré-je, tout étourdie par cet orgasme.

– J'y compte bien, *BlueBird*... répond-il de sa voix rauque, essoufflé.

Je m'accroche à son torse, l'embrasse à pleine bouche. Il a toujours un goût de vin, et celui, plus personnel, de mon intimité. Un peu sucré. Alistair répond avec ardeur à ma demande. Il glisse une main derrière ma nuque, sur laquelle je peux me reposer, pendant que son corps pèse de tout son poids sur moi. Il est lourd, mais j'aime ça. Sa force, sa musculature de rêve, ses bras protecteurs dans lesquels je me sens vivante comme jamais. Incroyablement vivante : ma peau électrique, mon cœur qui bat à cent à l'heure, ma respiration saccadée, mes pensées désordonnées et les râles qui s'échappent de mes lèvres.

Je trouve finalement la volonté de le repousser. Alistair fronce imperceptiblement les sourcils pendant que je le fais pivoter sur le dos. Puis un petit sourire étire ses lèvres rougies par nos baisers, et je pars à l'assaut de son corps tentateur. Lentement, j'effleure son torse. Il se cambre. Je souris. Puis pose ma main sur son ventre pour l'empêcher de bouger. Ce n'est qu'une juste vengeance, il ne se gêne pas pour m'immobiliser quand il le souhaite. Et je continue. J'embrasse chaque parcelle de sa peau humide. Tout doucement. La mordille. Descends toujours. Jusqu'à sentir la ligne de ses poils,

puis son membre dressé. Que j'enserme délicatement dans ma main. Velours. Soie. Douceur exquise. Alistair gémit encore. Quand je le prends dans ma bouche, un râle lui échappe. Alors, je le torture à ma façon. Je me délecte des sons qui me parviennent et qui m'indiquent le plaisir que je lui donne. Qui dure peut-être de longues minutes ou quelques secondes, je ne sais pas trop. Le temps n'a plus d'importance. Plus rien n'a d'importance. Sauf nous deux. Dans ce lit. Cette chambre à la vue incroyable. Nos corps fiévreux, avides l'un de l'autre. Et, quand il ne tient plus, il me susurre :

– Remonte, *BlueBird*, je veux te faire l'amour.

Mais je continue un peu. Fais trembler son corps puissant. Jusqu'à ce que son torse se soulève et que deux mains fermes m'agrippent la taille.

– *BlueBird*, je veux te faire l'amour. Maintenant.

Alors j'obéis. Le tremblement de sa voix, couplé à cette injonction, me couvre de frissons. Alistair se décale, pivote sur le côté. Alors le froid m'envahit. Son bras se tend vers la table de nuit. Un bruit de tiroir qu'on ouvre et qu'on referme presque aussitôt. Un autre bruit, encore, celui d'un emballage qu'on déchire. Et Alistair est au-dessus de moi, le préservatif sur son membre impatient, ses yeux dans les miens. Sombres. Comme je les aime. Comme le désir qu'il éprouve pour moi et qui le dépasse. Autant qu'il me dépasse. Ses lèvres s'abattent sur les miennes, le temps s'arrête encore.

En un coup de reins, il est en moi. Ses doigts dans mes cheveux. Mes paumes contre son dos, mes ongles enfoncés dans sa peau. Et la boule de désir prend toute la place dans mon ventre. Les mouvements d'Alistair s'accélèrent, forts, précis, enivrants. Puis il ralentit.

– Non... supplié-je. Encore.

– Regarde-moi.

J'ouvre les yeux. Un petit sourire étire ses lèvres. Un tout petit sourire qui finit de faire chavirer mon cœur. Avec une lenteur maîtrisée, Alistair bouge. C'est... indescriptible. Tellement délicieux, intense, que les larmes me montent aux yeux. Jamais je n'ai connu cette façon de ne faire qu'un avec l'autre. Et c'est quelque chose qui me bouleverse. Je m'accroche à lui, noue mes jambes à ses hanches pour le sentir encore plus profondément. Alistair laisse tomber son visage dans mon cou, son souffle caresse ma peau.

– *BlueBird*... Mais qu'est-ce que tu me fais... chuchote-t-il contre ma peau électrisée par la sienne.

Je ne réponds rien. Me contente de me tenir contre lui, aussi fort que je le peux. De balancer mes hanches au rythme des siennes. En une parfaite mélodie. Celle du bonheur absolu. Qui marque les âmes et les chairs.

Éternellement...

Puis il se redresse. Sourit encore. Ses cheveux retombent le long de son visage. J'en chasse une

mèche qui lui barre le front. Sa peau est moite. Son regard ne me quitte pas. Il plonge en moi. Me parle. En silence. J'y lis beaucoup de choses. Toutes celles qu'il se refuse à me dire. À penser, même. Voire à accepter. Ou alors, juste celles que j'imagine. Que j'aimerais qu'il me dise, enfin.

Puis ses coups de reins s'accélèrent. Et l'orgasme me terrasse. Je crie mon plaisir, il grogne le sien, son corps tendu par les sensations, le mien aussi malléable qu'une poupée de chiffon...

6. Carolyn, Bonnie et moi...

Il me faut quelques minutes pour me rappeler où je suis quand j'ouvre les yeux. Dehors, il fait jour. Pas tout à fait, pas assez pour inonder de lumière la chambre d'Alistair, mais une lueur blanchâtre commence à se répandre dans la pièce. Machinalement, je tends le bras pour être sûre de ne pas avoir rêvé ma nuit, mais je ne trouve que du vide à côté de moi. Je me tourne et constate qu'en effet Alistair est absent. Je cherche alors mon téléphone pour lire l'heure puis me souviens que nous avons laissé toutes nos affaires au rez-de-chaussée hier soir, près du jacuzzi. Dans un soupir, je me laisse retomber sur l'oreiller de mon incroyable amant, fourre le nez dans la taie pour humer son odeur et ferme les yeux.

Même si elle est partout autour de moi. Et sur moi.

Un frisson étrange parcourt mon cœur en repensant à notre soirée. C'était... délicieux. Explosif. Inoubliable. Et il n'y a pas eu que nos ébats, bien sûr, même s'ils sont marqués sur ma peau comme un tatouage permanent. Il y a eu les discussions, aussi. Les confidences. Mon cœur tressaute également en repensant à ça. C'est la première fois qu'Alistair me parle autant. Et aussi sincèrement. Et puis... il m'a interrogée sur mon passé, sur ma vie. Il a voulu savoir qui j'étais. Comment j'avais grandi. Ce n'est pas rien. C'est un signe qu'il veut en apprendre plus sur moi, qu'il est curieux, que je l'intéresse.

Enfin, j'espère...

Je m'étire tout en me demandant de quelle humeur va être mon brun énigmatique, ce matin. C'est la première fois que nous nous réveillons ensemble. Enfin, je me comprends. Il n'est pas là. Mais c'était notre première nuit complète. Sera-t-il câlin ? Indifférent ? Recréera-t-il la tension qui nous a unis hier soir ? Ou fera-t-il comme si de rien n'était ?

Je n'ai pas le temps de pousser plus loin mes doutes, la porte s'ouvre. Alistair apparaît, enveloppé d'une serviette de toilette lui ceignant les hanches. Les cheveux mouillés, beau comme un dieu. De légers cernes ombrent son regard noir, mais un petit sourire étire ses lèvres lorsqu'il s'aperçoit que je suis réveillée.

– Salut *BlueBird*, lance sa voix chaude. Bien dormi ?

– Comme un bébé, dis-je d'une voix douce.

– Oh non ! déclare-t-il, amusé. Cette expression est infondée. Les bébés ne dorment pas toujours si bien, crois-en mon expérience.

– Comme un loir, alors...

– Hum. Je ne sais pas si les loirs dorment bien, mais ça ne peut pas être pire qu'un tout-petit qui fait ses dents, par exemple.

– Et toi ?

– Parfaitement, merci. Il faut dire que... tu m’as bien épuisé hier soir, lâche-t-il d’une voix complice, joueur.

– Bien... Alors... Si jamais tu éprouves des difficultés à t’endormir un de ces quatre, tu sais où me trouver...

Je balance cette phrase sur le ton de l’humour, sans même me rendre compte de sa portée. Mais les traits d’Alistair qui changent subitement m’indiquent que lui, si. Il a bien compris ce que je voulais dire. Même si je ne voulais pas vraiment dire ça. Enfin, si, mais pas totalement. Bref. Je ferme les yeux, rougie par la gêne, et sors lentement du lit comme si mon corps pesait une tonne.

Alistair me fait un petit sourire contrit. Il ne semble pas savoir quoi répondre.

– Je plaisantais... dis-je pour détendre l’atmosphère. Enfin... Non, ma proposition est valable mais je voulais juste dire que...

– Tout va bien, *BlueBird*, me coupe Alistair d’une voix faussement légère. Tes vêtements sont sur le porte-serviette de la salle de bains et ton sac dans la cuisine. Et le café est prêt, si ça t’intéresse.

– Café ? Et comment, que ça m’intéresse ! dis-je d’une voix amusée, faisant mon possible pour oublier cet incident.

Bien sûr que s’il veut que je l’aide à dormir, je serai présente. Malgré toutes mes décisions d’arrêter de penser à lui, je n’y parviens pas. Jamais. Ce n’est pas faute d’avoir essayé, pourtant. Mais c’est plus fort que moi. Et si je lui dis que je serai là, ça n’implique pas de mariage, projets d’avenir et tutti quanti...

– Alistair, dis-je alors qu’il fait frire des œufs et du bacon. Quand je dis que je peux t’aider à dormir, il ne faut pas que tu penses que je veux t’emprisonner dans une relation. Je te proposais juste... je ne sais pas, moi. Le genre de soirée comme hier soir, lui expliqué-je pour qu’il n’y ait pas de malentendu.

– Tout va bien, *BlueBird*, dit-il encore tout en restant concentré sur le petit déjeuner qu’il prépare.

– Ouais. Ce n’est pas l’impression que tu donnes...

Mais Alistair ne répond pas. Il hausse les épaules sans s’étaler sur le sujet.

Je crois que les confidences et autres discussions personnelles ne sont plus à l’ordre du jour...

J’ai pris une douche avant d’enfiler mes vêtements... sales. Heureusement, j’ai le temps de passer chez moi pour me changer. Le tournage est à 8 heures ce matin, et je roule tranquillement en direction de ma maisonnette, des images de nous plein la tête. Le petit déjeuner en sa compagnie était assez naturel, finalement, malgré ma phrase qui l’a embarrassé. Nous n’en avons pas reparlé. Nous n’avons pas non plus évoqué Moira. Pour mon plus grand plaisir. Pas envie que cette femme fasse partie de

notre petit déjeuner. Et puis, je pense que je vais assez en entendre parler dorénavant. Peut-être pas directement, mais via le comportement d'Alistair sur le tournage.

Je gare ma voiture. Un peu anxieuse à propos de la réaction que Sahelle pourrait avoir, je fais entrer doucement ma clé dans la serrure. Je ne l'ai pas prévenue que je n'allais pas passer la nuit ici.

Mais, d'un autre côté, je l'ignorais aussi...

Pas un bruit ne filtre quand je pousse la porte. À pas feutrés, je pénètre dans la cuisine et aperçois un mot de Sahelle sagement posé sur la table.

Amy,

Je ne sais pas quand tu rentres, ne t'inquiète pas si je ne suis pas là, je dors chez Duncan, ma chambre est prête.

Sahelle

Bon, eh bien c'est réglé. Pas de comptes à rendre. Pas d'explications à donner, de mensonge à mettre en place, de regards suspicieux à éviter, de remarques à occulter. Même si je sais qu'Alistair plaît beaucoup à Sahelle, je préfère ne pas m'étaler sur le sujet avec elle.

Parce que ce ne serait pas du tout son style de débarquer sur le plateau et de faire des remarques qui mettront la honte sur moi à tout jamais...

Je me fais couler un café, remarque que la vieille dame n'a pas perdu de temps : il ne reste aucune trace de son passage dans ma maison. Comme si elle n'était jamais venue. Je me fais un café et me dépêche de me changer avant de reprendre la route pour le tournage.

Dès que j'arrive, alors que le soleil commence à percer les nuages et à répandre ses doux rayons sur le pré, Bonnie m'interpelle aussitôt. Ses traits sont toujours tirés, et la panique se lit dans ses yeux.

– Amy, tu es là ! s'écrie-t-elle en me serrant dans ses bras. C'est horrible, je ne sais plus quoi faire. Tu as lu la presse ?

– Salut Bonnie. Non, je n'ai rien lu, pourquoi ?

C'est bien la dernière chose à laquelle j'ai pensé cette nuit, lire la presse...

– Ma mère... La presse a cité ma mère... balbutie-t-elle en retenant ses larmes. Amy, ils vont étaler toute notre vie dans les journaux et sur Internet. Je... Je crois que je vais partir, affirme-t-elle d'une voix plus ferme. Avant que tout ne m'explose au visage.

– Bonnie, calme-toi, dis-je en l'attrapant par le bras pour l'entraîner derrière un chapiteau, à l'abri des regards. Tant que ton nom n'est pas cité, tout va bien, ne t'inquiète pas. Et même, tu n'es pas responsable des actes de ton père, merde !

– Ma mère va venir, Amy... Je... Je suis dépassée.

– Ah, dis-je, soudain refroidie par cette nouvelle.

– Elle veut te...

– Ne compte pas sur moi pour la voir, la coupé-je aussitôt, devinant ses paroles. C'est au-dessus de mes forces.

– Elle veut s'excuser, insiste-t-elle.

– Écoute, Bonnie, j'adorais ta mère. Vraiment. Mais oser dire que j'ai couché avec ton père, franchement, je ne peux pas tolérer ça.

– Non, elle ne l'a pas dit comme ça.

– Mais c'était tout comme ! objecté-je.

– Je veux qu'elle s'excuse, Amy ! Moi aussi, je suis coupable de ne pas t'avoir crue. À moi aussi, tu devrais en vouloir !

Je prends le temps de réfléchir. Ferme les yeux quelques instants. Les ouvre de nouveau et parcours le paysage du regard. Les décors déjà en place, l'équipe au taquet, les figurants qui trépignent d'impatience, ceux qui se goinfrent au buffet, les enfants qui courent partout, criant et gesticulant sous l'œil dépassé de leur responsable qui tente tant bien que mal de les cadrer.

– Les enfants sont là aussi tôt ? remarqué-je tout haut.

– Fête de l'école. C'est la première scène, m'explique Bonnie. Avec tour de chevaux pour les plus courageux.

– Merde. Tu veux dire qu'il va y avoir plein de ces animaux hyper flippants ?

– C'est bien ce qui est prévu, oui...

– Super, dis-je en retenant un bâillement. Bon, il va falloir que j'y aille. Il me faut une triple dose de café. Écoute, ne te mine pas avec ça pour le moment. Personne n'a fait le lien entre vous. Si quelqu'un fait une remarque, ignore-le. Et si tu penses que quelqu'un a deviné, fais pareil. Tu n'as aucune obligation de te justifier. Le premier épisode est bientôt terminé, ça va finir par se tasser.

– Je ne suis pas aussi confiante que toi, Amy, lâche Bonnie tout en affichant une mine torturée. J'espère que tu dis vrai.

– On ne peut pas savoir comment les choses vont tourner. Mais là, tu as ton premier grand rôle. Alors, concentre-toi là-dessus, d'accord ? De toute façon, tu ne peux rien faire de plus, Bonnie, expliqué-je d'une voix douce. Rien du tout. Reste à l'écart. Protège-toi.

– D'accord, acquiesce-t-elle en hochant la tête puis en m'étreignant de nouveau. Je suis tellement contente que tu sois là, je te jure. Jamais je ne pourrais affronter ça toute seule. Mais tu as raison, personne ne devrait faire le lien entre Max Conwell et moi, ça fait des années que mes parents sont séparés et qu'ils ne s'affichent plus ensemble. Merci Amy.

Je la regarde partir, le cœur serré, en espérant que je dise vrai, en effet. Parce que je connais l'influence de la presse sur la réputation des stars. Et si cette histoire explose au grand jour, Bonnie verra sa carrière à peine formée s'éteindre tout aussi vite...

Je m'empresse d'aller me chercher un café, pique un croissant qui me fait de l'œil, puis un pain au chocolat, et rejoins Alan et Stuart. Stuart qui me fixe d'un air étrange, les bras croisés, un petit sourire insupportable sur les lèvres.

Je crois qu'il mijote quelque chose... Non, je ne crois pas, j'en suis certaine ! Cet air-là, je le connais...

Je l'ignore superbement, salue Alan qui me donne mes fiches.

– Bonjour Amy. Beaucoup de changements aujourd'hui. On commence par la fête de l'école avec les chevaux et on enchaînera avec toutes les autres scènes des enfants. J'ai prévu de les libérer tôt. En ce qui concerne la cascade d'Alistair, elle est repoussée. Finalement, on fera les repérages aujourd'hui, mais on la tournera demain. La pluie est encore annoncée, explique-t-il en insistant sur le mot « pluie » tout en soupirant.

– Très bien.

– Et tu prends Chouchou. Par contre, évite le cheval qu'il aime bien, après il est tout excité, c'est insupportable.

– Pas de problème, réponds-je absolument d'accord avec lui.

Pour l'idée d'éviter les chevaux...

Alors que je caresse un Chouchou tout content, que je le remercie intérieurement de m'éviter l'angoisse de composer avec les monstres qu'Alistair affectionne particulièrement, Carolyn me rejoint, rapidement suivie par Bonnie. Cette dernière a enfilé une tenue d'équitation masculine, chose très rare à l'époque et choquante pour la plupart. Mais l'héroïne de cette série n'est pas comme les autres : elle se fiche du regard extérieur. D'ailleurs, ça va donner des scènes cocasses et des discussions houleuses tout au long de la journée. Certaines mères vont même refuser de lui confier leurs enfants, craignant qu'elle ait une mauvaise influence sur eux.

– Salut, dis-je à Carolyn. Tout va bien ?

– Oh, moi, oui, rit-elle. Mais je connais un certain réalisateur qui ne doit pas dire la même chose...

Tout mon corps se crispe. Et pas que le mien. Celui de Bonnie, également. Je n'ose pas la regarder. Je ne veux pas croiser son regard. En revanche, je sens très bien toute la tension qui émane d'elle.

– Alan ? tenté-je, sachant pertinemment de qui elle veut parler, vu le ton de sa phrase.

– Max Conwell ! répond-elle comme si j'étais idiot. Et dire que je rêvais de travailler avec lui. Enfin, cela dit, ses victimes ne sont pas des cameramen mais des actrices. C'est dingue, non ? Et tellement dégoûtant ! Comment peut-on se servir de son pouvoir pour coucher avec quelqu'un ? Franchement, on pourrait m'expliquer le plaisir qu'il prend à ça ? Je ne sais pas, c'est un truc de domination, c'est ça ? De toute façon, je ne sais pas si vous avez vu ses yeux, mais y'a un truc louche dedans. Pervers. Purée, ce type est tellement flippant ! Vous ne trouvez pas ?

J'aimerais réellement disparaître. Ne pas répondre. Ne pas avoir Bonnie à côté de moi qui assiste à cette discussion. Carolyn n'attend pas notre réponse, manifestement, car elle continue de plus belle.

– Il y a déjà eu quarante témoignages ! Un truc de fou ! Et ça continue, en plus ! Et je suis sûre que

la moitié des nanas n'osent même pas le dire parce qu'elles ont honte ! Moi, je te jure, je lui mettrais un coup de pied bien placé s'il me faisait une proposition pareille !

J'adore Carolyn. Vraiment. J'aime son franc-parler, son humour, sa façon de me raconter ses histoires, mais là, elle m'agace prodigieusement. J'ai envie de l'envoyer paître, de lui dire de se taire. Mais elle n'y est pour rien. Si Bonnie et moi n'étions pas touchées de près par cette sordide histoire, je pense qu'on réagirait pareil.

– Vous imaginez si Alan était comme ça ? insiste-t-elle alors qu'elle devrait sentir la tension qui nous habite puisque nous ne disons pas un mot. Oh, mon Dieu, mais comment ont fait les nanas pour accepter ?! Encore, ça aurait été un beau gosse... Mais non !

– Carolyn, la coupé-je enfin, s'il était beau gosse, ça ne passerait pas mieux !

– Tu ne vas pas me dire que tu ne l'as jamais vu ? Il est aussi connu qu'Alan !

– Oui, bon, sûrement, oui, vite fait, mais je n'ai pas fait gaffe.

– Ah, c'est sûr que toi, à part une certaine personne, hein... ironise-t-elle en haussant les sourcils exagérément.

Et voilà... Mais au moins, elle change de sujet...

– Ça vous est déjà arrivé à vous, ce genre de trucs, Bonnie ? demande-t-elle, curieuse. Vous avez déjà entendu parler de ce genre de pratiques ?

Ah. Non. Elle n'a pas envie de changer de sujet...

Bonnie se fige. Ouvre la bouche, livide. Je lui envoie toute la force mentale que je possède pour lui permettre de répondre quelque chose de cohérent.

– Non, jamais, dit-elle d'une voix ferme, mais basse. Jamais entendu parler non plus.

– Vous feriez quoi si ça vous arrivait ?

– Euh, Carolyn, tu crois vraiment qu'on peut prévoir notre réaction ? Et puis, cet homme est intéressé par des personnes jeunes, Bonnie est déjà dépassée. Et rousse, de surcroît ! tenté-je dans un trait d'humour foireux, mais nécessaire.

– Oui, c'est vrai, se reprend Carolyn, songeuse. C'est les mineures qui l'intéressent. En tout cas, ce n'est pas gai...

– Non, et si on pouvait changer de sujet, ça me file des frissons tout ça.

– Ouais, enfin... Pas sûr que ce soit notre discussion qui te fasse cet effet, se marre Carolyn tout en pointant le menton au loin devant nous.

En effet. Alistair vient d'apparaître, dix chevaux derrière lui. Dix énormes chevaux, marchant tous au pas, synchronisés. On dirait un héros des temps modernes avec sa démarche fluide, à moitié animale, tellement assurée. Il arbore une mine indifférente, mais un demi-sourire s'inscrit sur son visage lorsqu'il m'aperçoit de loin. Son regard s'éclaire subitement comme s'il était heureux de me voir.

Enfin, je crois...

- Ce qu’il est sexy, quand même, se pâme Carolyn. Si c’était un type comme lui qui me faisait du chantage pour coucher avec moi, je peux te dire que je ne refuserais pas.
- Carolyn, la réprimandé-je, c’est vraiment déplacé !
- Ça va, je plaisante, oh là là !
- Et toi, tu en es où ? demandé-je avant qu’elle ne vende totalement la mèche devant Bonnie qui n’est au courant de rien.
- Calme plat en ce qui me concerne, marmonne-t-elle. Mais ce n’est pas grave, j’ai décidé d’arrêter de chercher. Ça ne sert à rien. Si mon prince m’attend, il saura me trouver !
- En voilà une bonne résolution, dis-je en souriant. La phrase philosophique de la journée !
- Ouais ! confirme-t-elle d’une voix trop assurée pour être honnête. Et puis, au pire, je prendrai un petit chihuahua. Hein, Chouchou ?

Elle tend la main pour caresser la boule de poils qui venait enfin de s’endormir dans mes bras, la pose sur sa tête, ce qui ne plaît pas à l’animal. Il tressaute et se met à aboyer de toutes ses petites forces. Je le retiens pour ne pas qu’il saute à terre et le caresse pour le calmer.

- Putain, même les chiens ne veulent pas de moi, marmonne-t-elle. Je suis mal barrée...
- Il dormait, expliqué-je. Tu lui as fait peur.
- Ouais. Bon, allez, on m’attend ! *Ciao* !

Nous la regardons partir sans un mot, soulagées que cette discussion à sens unique prenne fin. Je me tourne vers Bonnie, toujours très pâle.

- Elle est sympa, en vérité, commencé-je d’une voix désolée. Mais là, elle n’a pas été très fine, je te l’accorde.
- Si ce n’était pas mon père, je dirais sûrement la même chose de lui, dit mon amie d’une voix terne.
- Oui, probablement. Mais c’est ton père. Et j’imagine que ce n’est pas facile d’entendre parler de lui de cette manière.
- Je savais qu’il y avait quelque chose, explique-t-elle d’une voix si basse que je suis obligée de tendre l’oreille pour l’entendre correctement. Quand on est parti avec ma mère, j’ai bien compris que c’était pour quelque chose de grave. Au départ, je pensais juste que c’était parce qu’il avait couché avec toi. Mais après, je me suis demandé si... ce n’était pas son habitude, quoi.
- De tromper ta mère ?
- Oui.
- Comme tu as dû me détester, dis-je presque pour moi-même.
- Oui... confirme-t-elle. Mais d’un autre côté, je ne pouvais me résoudre à croire que tu étais capable de faire une chose pareille. Je veux dire, je te connaissais, mais... Enfin, bref, j’ai vraiment été perdue. Je ne savais plus quoi penser. Oh, Amy, tu sais que je suis désolée...
- Oui, je sais. Et c’est tout ce qui compte.
- Merci, souffle-t-elle en posant sa main sur mon bras. Bon... Ça va être à moi. Il faut que j’y aille.

7. Touchée...

Dès la fin du tournage, je décide d'aller voir George. Même si Alistair a nettoyé sa mobylette, je me dois de lui présenter mes excuses en direct. La journée est passée à un rythme de fou. Pourtant, j'ai consacré ma matinée à Chouchou, bien loin des chevaux.

Même si j'ai gardé un œil sur les scènes tout du long.

Et surtout, sur un certain cascadeur...

Alistair, fidèle à lui-même. Beau, sexy, charismatique, sûr de lui. Avec une pointe de distance en plus, aujourd'hui. Pas spécialement par rapport à moi, puisque je n'étais pas près de lui de toute façon, mais dans sa façon d'être. Pour le connaître – un peu – je sais qu'il est soucieux. Un petit pli sur son front, le regard au loin, comme perdu dans ses pensées, les lèvres serrées. Je sais ce qui le tourmente. En revanche, je ne sais pas si je vais l'apercevoir ce soir et discuter avec lui. J'aimerais.

Et plus si affinités...

Je veux être celle qui lui fait oublier ses soucis. Ses craintes. Même si elles sont légitimes. Catriona est absente et il ne peut rien faire de plus pour le moment. Alors j'aimerais égayer ses soirées. Lui changer les idées. Le faire sourire un petit peu. Et pas de son sourire de façade qu'il affiche en public, qui n'atteint même pas ses yeux. Qui ne les fait pas briller, pétiller comme des petits diamants noirs au soleil. Je veux lui apporter de la joie, même s'il ne la partage pas entièrement.

Je veux qu'il sache que je suis là. Pour lui. Et qu'il peut compter sur moi. S'appuyer sur mon épaule.

Il sait que je ne suis pas une petite fille gâtée par la vie. Que j'ai un passé, des blessures, des failles et des doutes. Alors je peux le comprendre.

Lorsque je gare ma voiture, il y en a une qui attire mon attention. Je ne sais pas pourquoi. Un vieux cabriolet bleu ciel. Une vague impression de malaise me saisit, sans que je puisse en expliquer la cause.

Alors que j'avance dans la cour de gravillons pour trouver George, des éclats de voix me parviennent. Dont une que je reconnais très bien. Grave, chaude. Teintée de colère.

Alistair...

Ma joie de tomber sur lui est vite entachée. Parce que la tonalité de sa voix ne me dit rien qui vaille. Je m'approche donc doucement, sans faire de bruit, comme une voleuse qui a peur de se faire

prendre. L'autre voix est moins perceptible, une voix féminine que j'ai déjà entendue également.

Moira, bien sûr...

Qui me fait face lorsque je tourne au coin du bâtiment en direction des écuries. Qui stoppe net les mouvements de ses bras. Qui plisse les yeux avec une lueur glaciale à l'intérieur. Qui remet finalement en place son écharpe avec un mouvement théâtral. Alistair ne m'a pas vue. Il me tourne le dos. Vêtu d'une veste en laine gris foncé et d'un jean.

– Et la jeune femme avec les cheveux bleus qui était là hier soir ? C'est qui ? demande-t-elle sur un ton mielleux à Alistair, le fixant maintenant dans les yeux.

La perfide...

Je fais un pas en avant, le cœur battant la chamade. Alistair ne répond pas. Se passe la main dans les cheveux dans un geste nerveux. Puis sur le menton. Je connais ces gestes, il est embarrassé.

– C'est ta petite amie ? La... belle-mère de *ma* Catriona, c'est ça ? insiste-t-elle.

– Mais non ! répond du tac au tac Alistair d'une voix ferme. On travaille ensemble. Catriona l'aime bien car elle l'a vue sur le tournage.

– Ce n'est pas ta petite amie, peut-être ?

– Bien sûr que non. Je n'ai pas de petite amie. Cette fille ne représente rien dans ma vie, je viens de te le dire.

Wow. Je ne m'attendais pas à entendre ça. Je ne m'attendais à rien, à vrai dire, mais surtout pas à ces paroles. Rien. Je ne suis rien. Même pas un coup comme ça, une aventure d'un soir, une liaison passagère. Je recule sous l'impact de ces mots, comme si je venais de me prendre un énorme coup dans l'estomac. Je n'arrive plus à respirer. Le sol se dérobe sous mes pieds.

Et mon pied racle le sol. Je voulais faire demi-tour, mais je me suis loupée. Alistair, alerté par le bruit, se tourne vers moi. Écarquille les yeux. Ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais se ravise. Soupire.

– Amy ? dit-il finalement en haussant les sourcils d'un air interrogateur.

– Je... voulais voir George, balbutié-je. M'excuser pour sa mobylette.

– Bien, cette question ayant eu sa réponse, reprend la détestable Moira comme si je n'étais pas là, dis-moi maintenant concrètement ce que tu as dit à Catriona à propos de moi.

– Que tu étais partie, lâche Alistair d'une voix sombre. Tu ne pourras pas la voir comme ça, je te le répète, ça va lui faire un choc.

– Je suis sa mère, je peux la voir quand je le souhaite. Je suis venue ici pour qu'on trouve un terrain d'entente, par pour que tu me dises ce que je dois faire. Je ne te dois rien, Alistair, ce n'est pas parce que tu t'es occupé d'elle pendant cinq ans que tu as l'avantage. Je suis sa mère, répète-t-elle comme si on pouvait l'oublier. Et ça, tu ne peux rien y faire. Si je veux, je vais la voir à la sortie de l'école, et c'est réglé.

– Elle n'est pas à l'école !

– Oui, merci, je ne suis pas sourde, tu me l’as déjà dit. Et je peux même l’emmener avec moi si l’envie m’en prend, tu ne peux rien contre ça. Il n’y a aucun jugement officiel qui m’empêche de le faire, Alistair.

– Tu ne feras pas ça ! tranche-t-il, les dents serrées.

– Je ferai ce dont j’ai envie, figure-toi !

J’en ai assez entendu. De toute façon, Alistair ne me regarde pas. Il me tourne de nouveau le dos, comme si ses paroles n’avaient pas été blessantes, comme si je ne méritais pas une explication, ou pire encore, son attention.

Comme si, effectivement, je n’étais rien...

J’avale difficilement ma salive, lutte contre les larmes qui menacent de couler sur mes joues, et fais marche arrière. Je retrace la cour, cherche un peu, sans savoir réellement où je suis, comme si le temps s’était distordu, et tombe enfin sur George, le dos courbé, en train de bricoler je ne sais quoi sous un petit porche déjà éclairé par une lampe qui m’éblouit.

– Bonjour George, dis-je bien fort en arrivant pour lui signaler ma présence, au cas où lui aussi aurait envie de dire au moteur qu’il traficote que je ne suis rien.

– Oh, bonjour Amy, répond-il d’une voix joviale. Je suis content de vous voir. Vous cherchez Alistair ?

– Non... À vrai dire, c’est vous que je cherchais. Je tenais à vous présenter mes excuses pour la mobylette.

– Oh, ce n’est rien, affirme-t-il en balayant mes paroles d’un geste de la main. C’est une vieille machine, elle est solide. Et puis, elle a eu droit à un petit coup de propre, grâce à Alistair.

– Si, je suis désolée, insisté-je. Mais...

– C’est oublié, répète-t-il avec un grand sourire. Mais vous tombez bien, il fallait que je vous voie, vous savez, pour... Daisy.

– Daisy ? demandé-je tout en réfléchissant rapidement. Ah oui, pour...

– Oui, voilà, confirme-t-il sur un ton bas, le regard surveillant les alentours. Vous avez eu une idée ? Parce que moi, rien de rien.

Je souris. Légèrement. Franchement, aucune idée ne m’est venue.

Et c’est pas comme si j’étais une pro dans le domaine, en plus ! Mais je lui dois bien une réponse...

– Vous pourriez mettre en place un jeu, dis-je, soudain inspirée. Lui faire des cadeaux, des lettres anonymes avec des déclarations. Petit à petit. Comme un jeu de piste qui la mènerait à vous. Réfléchir à ce qu’elle aime le plus, lui écrire les citations de ses livres ou poètes préférés si elle lit, les paroles de ses chansons préférées. Ce genre de choses. Ou alors...

– Oui ? Ou alors ? demande-t-il comme si j’allais lui révéler le secret de la vie sur terre.

– Lui parler franchement. Lui dire tout ce que vous avez sur le cœur. Ou encore l’écrire si vous n’osez pas !

George prend le temps de me dévisager. De mes yeux bleu glacier à mes cheveux ébouriffés par le vent. Chaque millimètre carré de mon visage y passe. J'attends sa réaction, amusée par l'air concentré qu'il affiche. Me jauge-t-il pour savoir si je suis une pro dans le domaine sentimental ? Si je suis digne de confiance en ce qui concerne sa vie amoureuse ? Moi, si j'étais lui, je ne m'écouterais pas...

On voit bien le résultat. Homme inaccessible. Peine sans fin...

Mais je ne suis pas lui, visiblement. Parce qu'au bout de longues secondes, il hoche enfin la tête.

– Oui, dit-il. Pas bête. Vraiment. Mais je ne suis pas certain de bien connaître ses goûts. Elle lit beaucoup, ça oui, toujours un livre à la main dès qu'elle n'est pas avec les chevaux ou les touristes. Je pourrais noter les titres de ces romans qui traînent partout, ce serait facile, et me les procurer pour copier des passages. Bon, il faudrait que je les lise, c'est sûr. Mais je ne sais pas si je vais trouver le temps. Et ma vue baisse, ce n'est pas toujours agréable. Mais je ne veux pas porter de lunettes. Enfin, si, j'en porte, mais qu'est-ce que ça m'énerve de devoir les mettre ! Ce n'est pas drôle de vieillir, je peux vous l'assurer. Il faut profiter de la vie tant qu'on est encore jeune, vous savez. Je ne suis sûrement pas le premier à vous le dire, j'en ai bien conscience, mais à votre âge, on ne se rend pas compte de ces choses-là. Tout nous paraît tellement naturel. La santé, surtout. C'est tellement important. Bien plus important que le reste, ça doit toujours être notre priorité. Prendre soin de soi. Avant, enfin, à mon époque, nous étions moins regardants sur ces choses-là. Nous n'écoutions pas notre corps. Maintenant, c'est différent. La modernité. La science. Tout est fait pour nous garder en vie, même si je pense que beaucoup de choses sont faites pour nous rendre malade aussi. Mais notre corps, c'est lui qui nous porte. Et il faut s'en soucier. Et l'amour, aussi, n'est-ce pas ? Si le corps est notre véhicule, celui qui nous permet de nous déplacer, de danser, de courir, l'amour est l'essence. Parce que sans essence, pas de véhicule.

George part dans un petit rire gêné. Un peu comme s'il s'excusait de me dire tout ça. De me livrer le fond de ses pensées. Je reste là, émue, touchée qu'il me parle ainsi de ce qui est important pour lui. Comme s'il me donnait des clés pour affronter l'avenir, comme un grand-père le ferait avec sa petite fille. Je penche la tête, souris et l'écoute continuer son monologue.

– Vous devez me prendre pour un vieux fou, peut-être, mais vous savez, j'ai traversé pas mal de tempêtes dans ma vie. Mon enfance n'a pas été de tout repos, mon père est mort alors que je n'avais que 13 ans, et il y avait toute une flopée d'enfants après moi. Dix frères et sœurs ! Vous vous rendez compte ? Et ça aurait continué s'il n'avait pas péri. C'était moi l'aîné. Je suis devenu chef de famille. Pas bien le choix. J'ai travaillé pour nourrir toutes ces petites bouches affamées. À l'usine. C'était... répétitif. Ennuyeux. Ce n'était pas vraiment la vie que je voulais, mais à mon époque, lorsqu'on avait un travail et des responsabilités, on ne se posait pas de questions. Puis, je me suis marié. C'était doux. Et ma femme est partie, elle aussi. En mettant au monde notre premier enfant. Qui n'a pas survécu, lui non plus. Triste histoire. Triste période. Daisy connaissait bien ma femme, vous savez. C'est peut-être pour ça qu'elle n'a jamais imaginé que... Enfin, je n'en sais rien. Et elle a perdu son enfant, elle aussi, et Alistair est arrivé. Ce petit bout d'homme tellement perdu. Je l'aime comme mon fils, ce garnement. Pourtant, il nous en a fait voir de toutes les couleurs. Mais bon, ça se comprend.

Perdre sa famille vous met la tête à l'envers. Puis il y a eu la petite Catriona. Quel rayon de soleil, cet enfant ! Pourtant, elle non plus, la vie ne l'a pas épargnée... Et quand j'ai pris ma retraite, je suis venue aider Daisy à plein temps. Les chevaux, c'est ma passion, à moi aussi. Et ici, je trouve enfin un sens à ma vie. J'aime ce que je fais. J'aime la compagnie de Daisy. Entendre le rire de Catriona. C'est un peu comme si on me redonnait une famille. Et c'était vraiment inattendu. Un véritable cadeau.

Les larmes me montent aux yeux sans que je ne puisse les contrôler. J'ai envie de serrer George dans mes bras. Pourtant, il ne se plaint pas. Loin de là. Il m'explique les choses de son point de vue, ne se rendant même pas compte comme elles résonnent en moi.

– Les rêves aussi sont importants. Ce sont eux qui nous motivent. Qui nous aident à nous lever le matin. Et les rêves vont avec l'espoir. Il ne faut jamais perdre espoir, Amy, jamais, vous m'entendez ? Même si tout vous crie le contraire, il ne faut jamais perdre espoir...

Ses dernières paroles se fondent dans un coup de vent puissant qui me décoiffe encore plus. George remet en place une mèche de ses cheveux, puis plante son regard dans le mien comme s'il revenait à la réalité.

– Mais je vous ennueie avec mes histoires, non ? demande-t-il tout à coup, gêné.

– Oh, non, vous ne m'embêtez pas du tout. Vous ne pouvez pas imaginer comme vos mots ont un sens pour moi, réponds-je, sincère, la voix nouée.

– Merci, alors. Je ne sais pas si je vais réussir à appliquer vos conseils, mais je les apprécie. Ah, voilà Alistair. Lui aussi a bien besoin de conseils. Je crois que ce qu'il s'apprête à traverser ne va pas être de tout repos. J'ai confiance en lui, je sais qu'il s'en sortira mais...

Il fronce les sourcils, détourne son regard d'Alistair et le plonge dans le mien.

– Vous lui faites du bien, Amy, vous savez, affirme-t-il de but en blanc. Je ne l'ai pas vu aussi... léger depuis des années. Il rit beaucoup avec sa fille, ça oui, il est très présent pour elle, mais... il y a quelque chose en plus depuis que vous êtes arrivée.

– Oh... Non... commencé-je à me justifier, rougissante.

– Je sais ce que je dis. Et je le connais bien, le loustic. Par contre, il a peur de l'amour. Alors j'espère que vous en possédez assez pour deux, parce qu'il ne va pas vous rendre la tâche facile. Et encore moins parce que... parce qu'elle est revenue.

Il termine sa phrase par un clin d'œil et part sans demander son reste, me laissant là, interdite.

Avec Alistair...

8. Pourquoi faire simple ?

Ma première pulsion est de m'enfuir, bien sûr. Ne pas me confronter à lui, ne pas laisser ses yeux ombre et lumière me caresser, ne pas entendre sa voix veloutée, ne pas sentir son odeur masculine, ni lui laisser une chance de s'expliquer.

De toute façon, je ne suis rien. Il l'a dit. Que pourrait-il ajouter ?

Pourtant, je n'esquisse pas un geste. Pas un pas. Peut-être même pas un clignement de cils. J'attends. Je sens sa présence dans mon dos. Chaleur, frissons. Son magnétisme s'accroît alors qu'il se rapproche, que j'entends ses chaussures fouler le gravier qui crisse sous l'impact de son poids. La colère monte en moi, inexorablement. Dommage, George m'avait pourtant apaisée avec ses jolies phrases pleines de sagesse et sa façon de raconter. J'attends qu'il se justifie. S'il le fait. Parce qu'il est capable de m'ignorer.

Il n'y a pas que moi qui suis en colère. Je sens la sienne. Si fort que je me trouve mal. Étourdie. Impressionnant comme je peux deviner ce qu'il ressent.

Enfin, seulement lorsque je ne suis pas concernée...

– Amy, dit-il d'une voix maîtrisée. Tu as trouvé George ?

J'inspire. Expire. Longuement.

Ne pas m'énerver. Ne pas m'énerver. Ne pas m'énerver.

Et je me retourne. Plonge dans son regard. Noir. Si noir que je pourrais prendre peur. Alistair est sur le point d'exploser. La conversation avec Moira n'a pas été constructive si j'en crois ses mâchoires contractées.

Je le fixe sans répondre. Jusqu'à ce qu'il hausse un sourcil d'un air interrogateur.

– Ah, c'est à moi que tu parles ? demandé-je d'un ton ironique. Je croyais que je n'étais rien !

Alistair lâche un long souffle. Bruyant. Détourne le regard. Bloque sur ses pieds. Prend une inspiration pour parler, ouvre la bouche, puis laisse retomber ses épaules avec un air de dépit.

– Tu pourrais au moins avoir la décence de me répondre, non ? continué-je, le corps crispé.

– Amy, ce n'est pas vraiment le moment, là... lâche-t-il d'une voix lasse.

– Oh. Je vois, vociféré-je. Tu as plus important à faire que de m'expliquer, c'est ça ?

– Amy, s'il te plaît, n'en rajoute pas. C'est déjà assez compliqué comme ça.

– Ah oui ? Et qu'est-ce qui est compliqué ? Moi ? Je fais tout pour te simplifier la tâche, au

contraire ! C'est toi qui compliques tout !

– Amy, je...

– Je pensais qu'on avait franchi un cap, Alistair, le coupé-je. Mais, visiblement, non. Tu m'as parlé, tu t'es confié à moi, c'était bien ! Et quoi ? Rien ! Comme ce que je suis pour toi ! Je pensais que tu tenais à moi, mais en fait, tu es un bloc de glace ! Merde, je t'aime, moi, Alistair ! Je...

Oh. Non. Je l'ai dit.

Je ne voulais pas lui dire. Il ne mérite pas de l'entendre. Il ne mérite même pas que je discute avec lui. Mais oui, je l'aime, voilà. Trop tard...

– Amy ! dit-il en brandissant sa main devant lui comme pour m'empêcher de continuer, comme si je ne m'étais pas déjà tue. Je te l'ai dit, je ne peux pas aimer.

– Ah non, tu ne *veux* pas aimer, nuance ! Ça n'a rien à voir ! De toute façon, aimer, ça ne se décide pas, ça se vit. C'est un sentiment qui nous dépasse. Que tu le veuilles ou non !

Je crois que George a déteint sur moi...

– C'est... compliqué, Amy, ne te fâche pas, je...

– Je me fâche si je veux ! Et oui, merci, mais tu l'as déjà dit que c'était compliqué ! Mais ça ne l'est pas, en vérité, dis-je d'une voix plus basse, essoufflée. C'est toi qui compliques les choses, Alistair. C'est toi qui te complais dans ta solitude, dans ton passé, dans tes barrières de...

Je fais un pas vers lui, pose mon index sur son torse.

– Je comprends que ce soit difficile de voir revenir Moira. Que tu aies peur de perdre ta fille. Mais ta fille, elle ne l'aura pas, c'est toi qui l'as élevée. Elle t'aime ! Et même si tu devais passer devant un juge, il ne permettrait pas ça. Par contre, tu vas être obligé de laisser Moira voir sa fille. Parce que c'est sa mère et que tu ne peux rien contre ça. Alors tu peux soit t'y opposer, et tu perdras, soit trouver un terrain d'entente. Catriona a besoin de sa mère, non ? OK, elle l'a abandonnée. Mais elle est là. Pour sa fille ! Pour rattraper ses erreurs peut-être, pour la connaître, pour... je ne sais pas...

Je me tais quelques secondes pour reprendre mon souffle. Alistair me fixe avec des yeux écarquillés comme si j'étais une apparition flippante.

– Ah mais oui, ton mensonge... reprends-je. C'est vrai ! Ben, tu ne vas pas avoir d'autre choix que de lui dire la vérité. Ça aussi, je comprends que tu pensais bien faire, mais maintenant, sa mère est là, alors il faudra parler à ta fille. Tu peux te ronger les sangs, tourner les choses dix mille fois dans ta tête, supposer, négocier, mais... tu vois, c'est très simple, en réalité. Seulement, toi, tu aimes te compliquer la tâche. Et tenir les gens à distance. Dont moi ! Moi qui veux juste te changer les idées et passer du bon temps avec toi. Mais non, ça non plus, tu n'es pas capable de l'accepter ! Pourquoi ? Parce que tu as perdu tes parents ? Ta sœur ? Ne pense pas que je sois inhumaine ou dénuée de sentiments, la preuve, je suis tombée amoureuse de toi alors que tu as tout fait pour que ça n'arrive pas. Et ne crois pas que j'aime les hommes inaccessibles ou je ne sais quoi. Ce n'est pas du tout mon

style. Tu es le premier homme dont je tombe amoureuse, Alistair. Le premier. Mais... me reprends-je, sentant que je m'égare. Tu ne peux pas rester bloqué sur le passé. Tu n'es pas le seul à avoir eu une enfance tragique même si j'imagine combien ça a dû être difficile. Mais regarde, tu as tout ! Une fille merveilleuse, encore de la famille, un ranch, une maison, un travail qui te passionne. Et une femme qui t'aime. Mais ça, c'est un détail. Bref, Alistair, tu fais chier, en gros ! Tu restes bloqué sur tout ce qui ne va pas sans regarder ce qui va bien !

Je retire mon doigt de son torse, recule, me tais, parce que mes paroles deviennent complètement dénuées de sens.

– Tu devrais discuter avec George, tiens, conclus-je. Tu serais étonné de la sagesse que cet homme possède. Et j'espère que c'était juste pour tenir Moira à l'écart que tu as dit que je n'étais rien. Parce que sinon, c'est que tu es un cas encore plus désespéré que je ne le pensais.

Je n'attends pas sa réponse, me retire de l'emprise de son regard, ce mélange d'incrédulité et de tristesse. De surprise, aussi. Et je m'en vais. En courant. Luttant pour retenir mes larmes et les tremblements de mon corps.

Luttant contre ma petite voix qui me dit que j'ai été dure avec lui.

Mais ma patience a atteint ses limites, là...

Dès que j'arrive chez moi, je compose le numéro de ma mère. J'ai besoin de lui parler. De me confier à elle. J'ai conscience d'avoir été vraiment directe – pour ne pas dire sans cœur – avec Alistair, mais c'était nécessaire. Je crois. J'espère. Moi aussi, on m'a menti. Pendant dix-huit ans. Et ça partait d'une bonne intention. J'en ai voulu à ma mère. Terriblement. Mais je lui ai pardonné. Parce que c'est ma mère, que je sais ce qu'elle a fait pour moi pendant toute mon enfance et mon adolescence. Et parce que je l'aime. Alors Catriona pardonnera à Alistair, j'en suis certaine.

– Maman ? dis-je d'une voix étouffée dès qu'elle décroche.

– Ma puce ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Ma mère me connaît bien...

– Un homme... dis-je simplement.

– Oh... Raconte-moi tout ça.

Alors je lui dis tout. Depuis le début. Notre rencontre, cette attirance incroyable, mes peurs, les peurs d'Alistair. Son besoin de se protéger de l'amour. De moi. Alors que je sais qu'il éprouve quelque chose pour moi, il me l'a dit. À demi-mot, mais il me l'a dit. Nos engueulades. Tout ce que je lui ai balancé sous le coup de la colère mais que je ne regrette pas. Je parle. Pendant de longues minutes, reprenant à peine ma respiration. Je confie à ma mère tout ce que je ressens, tout ce que je trouve injuste, tout ce qui m'échappe. Et je termine dans un souffle, vidée mais heureuse d'avoir

lâché mon fardeau, d'avoir pu partager ce qu'il y a au fond de mon cœur avec une personne de confiance, qui ne me jugera pas et qui saura me consoler.

Ma mère laisse passer un silence. Un silence où elle prend le temps de probablement bien peser ses mots avant de me répondre.

– Je crois que tu es amoureuse, Amy.

Voilà. Bien résumé. Mais ça ne m'aide pas...

– Ouais, j'en ai bien peur, confirmé-je en grognant. Mais être amoureuse d'un homme qui fait tout pour me tenir à distance n'est pas vraiment ce que je souhaitais.

– Je veux bien te croire, oui, dit-elle dans un petit rire de compassion. Mais ce garçon m'a l'air intelligent tout de même, alors il ne devrait pas te laisser filer.

– Oui, sauf que là, il est complètement pris par son histoire avec Moira. Donc il ne va même pas tenter de me retenir si je pars. Si je le quitte. Il dira que c'est mieux ainsi, qu'il ne peut pas aimer de toute façon... Enfin, bref, son baratin habituel.

– Laisse-lui peut-être un peu de temps, non ?

– Maman, le tournage est bientôt terminé ! Nous n'avons pas de temps. Une fois que je serai rentrée à Los Angeles, je n'aurai plus aucune nouvelle de lui !

– Mais tu risques de le braquer si tu insistes.

– Je ne vais pas insister, je n'ai pas envie qu'il m'envoie bouler. J'ai une dignité, merde !

Ma mère part encore dans un petit rire étouffé. Ce rire que je connais si bien, comme si elle s'excusait d'être joyeuse alors que mon cœur est malmené.

– Peut-être que ce que tu lui as dit va lui ouvrir les yeux. Tu es très perspicace, tu sais. Tu as entièrement raison pour la mère de sa fille, il ne peut rien faire contre ça.

– Peut-être... acquiescé-je, pas franchement convaincue.

Et puis, elle me pose des questions sur le tournage, sur Bonnie, me raconte sa tournée, les nouvelles chansons qui ont germé dans son esprit. Et quand je raccroche, je suis un peu moins triste, un peu moins esseulée. Elle m'a réconfortée, comme seule une mère peut le faire...

9. Fan absolu

Malgré la douceur du ton de ma mère, je me sens à nouveau très vite un peu seule. Alors je prends mon amie la plus fidèle, celle qui m'a toujours attendue, sage et égale à elle-même : ma guitare. Je gratte quelques notes, récupère mon cahier, puis décide d'aller jouer dehors, au grand air, même s'il ne fait pas très chaud. Je m'assieds devant ma maisonnette, sur le perron, et, très vite, pars dans la musique. Après quelques reprises, je joue ma dernière composition. Plusieurs fois. Les yeux fermés. Change quelques notes jusqu'à ce que je trouve le rythme parfait, le ton parfait, celui qui me couvre de frissons et me fait monter les larmes aux yeux. Et ça me fait du bien. J'oublie tout. Alistair, Bonnie, les gaffes de Carolyn, le stress du tournage. Mon mal de dos, de pieds, et même le froid. Puis une autre chanson me vient. Des bribes seulement, mais assez pour savoir que ça fera une mélodie à part entière. Qui évoquera les fatalités de la vie.

Oui, oui, encore inspirée par Alistair. Enfin, par ce qui lui arrive, surtout...

Tout en faisant le lien avec ma propre histoire, avec la possibilité que le retour de Moira puisse nuire à notre semblant de relation, au passé qui vit encore en nous, sapant l'espoir de l'amour. Aux choses que l'on ne peut changer. Puis, soudain, je m'arrête pour noter les paroles qui défilent dans mon esprit quand je remarque deux paires d'yeux braqués sur moi, deux sourires niais et des mains qui claquent. Je grimace, observe Sahelle et Duncan, assis sur deux chaises en face de moi.

- Mais qu'est-ce que vous faites là ? demandé-je, surprise.
- On t'admire, clame Sahelle, visiblement surexcitée.
- Vous avez posé des chaises devant moi et je n'ai rien entendu ? demandé-je, presque pour moi-même.
- Quand vous êtes concentrée, vous ne l'êtes pas à moitié, affirme Duncan. Je suis définitivement fan de vous.

Puis il retourne sur son portable. Pianote à une vitesse folle tout en pestant contre un truc qui manifestement ne fonctionne pas.

- Qu'est-ce qu'il fait ? demandé-je à Sahelle tout en secouant la tête, larguée.
- Une surprise, dit-elle avec un petit sourire mystérieux, en haussant les épaules.

J'en fais de même. Ôte la guitare de mes genoux, la pose contre le mur. Je n'ai plus la motivation pour jouer. Ils viennent de me couper l'envie. S'il y a une chose que je n'aime pas, c'est qu'on me regarde composer. C'est personnel. Intime. Et je refuse qu'ils me voient galérer pour mettre en place ma musique. Balbutier des paroles incompréhensibles de bouts de chanson.

- Et voilà ! clame tout à coup Duncan en posant le téléphone sur sa cuisse. Mission accomplie !

Il brandit la main devant Sahelle qui claque sa paume dessus. Je secoue la tête, dépassée.

Mais ils ont quel âge, sérieux ?

Puis, dans une synchronie parfaite, ils se lèvent, récupèrent leur chaise et partent. Je reste assise, muette, sans comprendre leur cinéma. Puis, juste avant de franchir la porte, Sahelle se retourne. Plante son regard dans le mien, celui qu'elle me réserve quand elle a une grande révélation à me faire – enfin, de son point de vue – et lâche :

– Prépare-toi à la gloire, jeune fille ! Tu le mérites !

La porte se referme dans un claquement et le silence retombe. Je me répète sa phrase dans la tête sans en comprendre un traître mot. Puis je laisse tomber et retourne me calfeutrer à l'intérieur.

À peine suis-je confortablement installée, allongée de tout mon long sur mon lit, un bouquin entre les mains, un paquet de M&M's à côté de moi, que mon téléphone sonne. Bien sûr, je m'imagine avec une pointe d'espoir que ça puisse être Alistair qui m'appelle pour me proposer un rendez-vous, pour que l'on discute, qu'il me dise qu'il ne m'en veut pas, que malgré la dureté de mes mots, j'avais raison... Mais c'est le prénom de Bonnie qui apparaît sur l'écran. Soucieuse, je décroche.

– Salut, dit une voix étouffée. Je te dérange ?

– Bien sûr que non. Tu vas bien ?

– Moyen, dit-elle. J'ai envie de bouger. Je peux venir te voir ?

– Bien sûr, réponds-je. Tu as une voiture ?

– Non, mais je pense que je peux trouver quelqu'un pour m'emmener. Et... je peux dormir chez toi ? Si tu es seule, bien évidemment... Je prends des affaires pour la nuit et je retourne sur le plateau avec toi, demain matin... ?

– Avec plaisir, Bonnie.

Je lui explique où je loge, nous raccrochons, et je me réinstalle en attendant ma meilleure amie, ce qui me rend folle de joie et d'émotion. C'est la première fois que nous allons nous retrouver toutes les deux, ailleurs que sur le plateau. Mais me reposer en patientant n'est pas à l'ordre du jour, manifestement, car mon téléphone sonne de nouveau.

Carolyn, cette fois...

– Salut, dis-je. Tu te sens seule, toi aussi ? m'amusé-je.

– Euh... Ben oui, en fait. Pourquoi ?

– Non, pour rien...

– Je voulais savoir si ça te disait de faire un truc ce soir. Boire un verre ou quelque chose comme ça ?

– Bonnie vient de me téléphoner, elle vient me voir.

– Ah. Elle se sentait seule, elle aussi ?

– Ouais. Quelque chose du genre...

– Eh bien, je peux aller acheter de l'alcool, des trucs à grignoter et on se racontera nos malheurs...

Je réfléchis très vite. Carolyn et Bonnie. Ensemble. Chez moi. Pas certaine que ce soit judicieux, vu la conversation de ce matin. Surtout si Bonnie avait l'intention de parler de son père.

Il faut que je trouve une solution. Et vite !

– J'ai un double appel, prétexté-je. Je te rappelle tout de suite, OK ?

– Euh... OK...

J'attends à peine sa réponse et rappelle Bonnie. Qui décroche aussitôt.

– Ah, j'allais te rappeler. C'est mort, il n'y a personne pour m'emmener, m'annonce-t-elle d'une voix dépitée.

– Justement, annoncé-je, Carolyn vient de me téléphoner, elle veut apporter de l'alcool et à manger. Alors je me disais qu'elle pourrait passer te prendre. Mais surtout, je t'appelais pour savoir si tu étais OK pour qu'elle vienne.

– Pourquoi pas, dit-elle finalement après quelques secondes de réflexion. Enfin, en espérant qu'elle ne nous relance pas sur le sujet de mon père, quoi...

– Je la tiendrai, promis-je sur un ton compatissant.

– D'accord, alors. Après tout, c'est une bonne idée. Ça m'évitera de me lamenter sur mon sort et de ressasser sans cesse...

Une fois Carolyn prévenue, et enthousiaste vu les cris de joie qu'elle a poussés, je fais un rapide rangement de ma maisonnette en bois. Pas qu'elle soit vraiment en bazar, je n'y suis pas assez souvent pour le mettre, mais juste pour que l'endroit soit accueillant.

Et surtout parce que je suis anxieuse à l'idée que Carolyn gaffe encore au sujet de Max Conwell. Alors je m'occupe comme je peux...

Puis mes amies débarquent. Tout sourire. Comme si elles étaient complices depuis longtemps. Mon stress chute d'un coup, et je réalise que cette soirée improvisée avec deux personnes que j'apprécie – dont une avec laquelle les retrouvailles tiennent du miracle – est exactement ce qu'il me fallait.

Carolyn entre la première, emmitouflée dans une écharpe XXL rose flashy, comme si nous étions en plein hiver, suivie par Bonnie et son petit air de souris perdue qu'elle arbore depuis que la menace de son père plane au-dessus d'elle. Je les laisse entrer, Carolyn me montre fièrement une bouteille de whisky pendant que Bonnie tient dans ses bras des paquets de chips et autres douceurs salées ou sucrées. Je retiens une grimace devant l'alcool, me souvenant très bien de la dernière fois où j'en ai bu.

– Je sais, me dit aussitôt Carolyn en voyant ma mine pétrifiée devant la bouteille. Tu n'aimes pas ça. Mais juste pour info, il n'y a qu'une épicerie dans ce bled paumé. Et devine quelle est la seule bouteille d'alcool qu'ils vendent ? Eh oui, affirme-t-elle en hochant la tête exagérément. Du whisky.

– Super, marmonné-je. Une migraine en perspective pour demain.

– Tu n'es pas obligée de boire, dit Bonnie d'un air compatissant.

– Oh que si, je suis obligée de boire ! ris-je. Je suis comme vous, j’ai besoin de décompresser…

Les filles mettent un joyeux bazar dans mon intérieur si calme généralement. Les discussions fusent sans forcément être cohérentes alors que Carolyn nous sert un verre.

– Oh, tu as pris des marshmallows, s’écrie Bonnie, les yeux pétillants. J’adore ça ! Mais ce serait encore mieux si on pouvait les faire griller !

Et tout à coup, silence. Plus un son ne filtre. Je crois que nous avons toutes la même idée. Je ne sais pas si elle est géniale, mais elle nous plaît.

– Je crois que j’ai vu un reste de feu l’autre jour en me baladant plus loin. Il y avait des pierres autour. On devrait bien trouver du journal et un peu de bois… proposé-je à voix basse, comme si les murs avaient des oreilles.

– Ouais ! s’enthousiasme déjà Bonnie.

– Il faut que je prenne du bois plus bas derrière la maison de Duncan. Juste un tout petit peu. Par contre, si je me fais choper, je suis foutue. Il n’est pas du genre à prendre des pincettes…

– Vas-y, on t’aide, chuchote Carolyn. Et on sera discrète !

– Si nous n’en prenons qu’un tout petit peu, il ne devrait rien voir, répété-je, franchement pas rassurée par la réaction qu’il pourrait avoir. Ou sinon, je pourrais lui demander…

– Les feux sauvages sont interdits, objecte Carolyn. Partout.

– Ça ne risque rien ! Il n’y a pas de forêt, ici, on ne va pas mettre le feu ! affirme Bonnie.

– Ouais, mieux vaut ne rien dire, alors… murmuré-je. Bon, allez, on met tout dans un sac et on y va !

Sauf que pour la discrétion, c’est loupé. J’avance à peine que j’entends le rire étouffé de Carolyn. Ou de Bonnie, je ne sais pas très bien. Et, automatiquement, la lumière s’allume dans la cuisine de Duncan.

– Chut ! chuchoté-je tout en faisant de grands gestes. Cachez-vous !

Mais mes deux amies rient de plus belle. M’armant de courage, je fonce vers elles pour les mettre hors de la vue de Duncan s’il lui venait à l’idée de regarder par la fenêtre. Je les pousse vers le bas de la maison, tout en leur intimant l’ordre de se taire.

– Vite ! Duncan va vous entendre, les pressé-je, l’adrénaline poussée au maximum.

Toujours en riant, elles partent au pas de course, s’agrippant l’une à l’autre pour ne pas glisser. Elles ont juste le temps de disparaître quand mon logeur ouvre la porte. Moi, je suis toujours là, plantée en plein milieu de la cour, pile devant chez lui.

– Amy ? grogne-t-il d’une voix fatiguée. C’est quoi ce bazar ?

– Quel bazar ? dis-je de ma voix la plus innocente.

– C’est vous qui faites tout ce raffut ?

– Oh, oui, désolée, j’étais au téléphone. Pardon de vous avoir réveillé !

- Mais vous ne m’avez pas réveillé... marmonne-t-il. Si vous croyez que je me couche aussi tôt !
- Pardon, je...
- Mais qu’est-ce que vous fichez devant chez moi à une heure pareille ?

Il me faut quelques secondes pour lui répondre.

Ou plutôt pour trouver quoi lui répondre...

– J’ai perdu une boucle d’oreilles tout à l’heure, dis-je en attrapant mon téléphone dans ma poche. Je la cherche.

Duncan me fixe un instant. Plisse les yeux. Penche la tête sur le côté. J’allume alors la lampe torche de mon iPhone, l’éblouissant sans m’en rendre compte.

– Mais arrêtez-moi ce machin ! Vous voulez me rendre aveugle ou quoi ?

– Pardon, dis-je en baissant aussitôt mon appareil. Excusez-moi encore, Duncan, vous pouvez rentrer au chaud, tout va bien.

Je fais mine de chercher sur le sol. Puis me souviens que je ne porte pas de boucles d’oreilles. Jamais. Ma mère m’avait bien fait percer les oreilles quand j’étais petite, mais je ne les supportais pas. Or, argent, j’ai toujours fait des allergies.

Pourvu qu’il ne s’en soit jamais rendu compte !

– Hum... se contente-t-il de répondre, toujours en me fixant d’un air suspicieux.

Je ne le regarde pas, mais je sens son regard qui pèse sur moi. S’il lui vient à l’esprit d’aller vers le bas de sa maison, je suis foutue.

Et pourvu que Bonnie et Carolyn ne gloussent pas comme des chèvres...

Je continue de balayer le sol de ma lampe, m’accroupissant même pour être plus crédible. Je bouge un caillou du bout des doigts, le soulève, puis le laisse retomber dans un soupir un peu trop bruyant pour être honnête. Duncan n’esquisse toujours pas un geste, debout devant sa porte, à m’observer. Je lève les yeux vers lui, lui souris tout en me demandant pourquoi il reste ainsi planté là. Il n’a pas une partie de cartes à faire avec Sahelle ? Des publications à mettre sur sa page Facebook ?

Et c’est là que mes craintes se confirment, un rire étouffé me parvient. Je tousse aussitôt, paniquée. Priant pour que Duncan n’ait rien entendu. J’ose lever de nouveau les yeux vers lui. Qui observe les alentours avec un œil soupçonneux, les sourcils froncés. Je me redresse aussitôt, comme si j’étais montée sur ressorts.

– Bon, je chercherai demain à la lueur du jour ! déclaré-je d’une voix forte.

– Vous n’avez rien entendu ? demande-t-il, les yeux toujours rivés vers l’endroit d’où provenait le

bruit.

– Euh... Non. Ah, j'ai bien cru voir un chat tout à l'heure, ça doit être ça... tenté-je en rougissant probablement. D'ailleurs, je n'ai pas vu Sahelle aujourd'hui, elle va bien ?

Duncan ne me répond pas, toujours concentré sur l'endroit – heureusement plongé dans le noir – où se cachent les filles.

– Vous faisiez une partie de cartes ? insisté-je avant qu'il ne se décide à aller voir par lui-même.

– Quoi ? grogne-t-il.

– Vous faisiez une partie de cartes avec Sahelle ? répété-je, un sourire crispé sur les lèvres.

– Non, dit-il avec un haussement d'épaules et après un moment de réflexion. Elle lit.

– Ah, d'accord. Bon, eh bien, je vais rentrer...

– Je suis sûr d'avoir entendu un bruit, répète-t-il en commençant à se diriger vers la cachette de mes amies.

D'ailleurs, elles se cachent très mal !

– Oui, ça doit être le chat, dis-je de nouveau. Il avait l'air sauvage, il a failli me cracher dessus !

Duncan hésite encore. Je ne respire plus. Dans ma tête, comme un mantra, je répète : « Rentre, rentre, rentre ! » Et enfin, il tourne les talons non sans un dernier regard suspicieux autour de lui. Puis il hausse les épaules une dernière fois et referme la porte derrière lui. Je lâche un long soupir. Attends que la lumière de la cuisine s'éteigne et me dépêche de rejoindre mes amies.

Non sans les engueuler...

– Allez, on se grouille, dis-je, anxieuse à l'idée que Duncan puisse ressortir. À l'intérieur, vite !

Les filles obéissent. En riant toujours. Par chance, Duncan ne revient pas, et c'est avec un réel soulagement que je ferme la porte de ma maison derrière elles.

– Vous êtes malades, il a failli vous voir !

– Je n'y peux rien, dit Bonnie, hilare, c'est Carolyn, elle n'arrêtait pas de faire des bruits bizarres.

– Je me retenais de rire, explique Carolyn. Franchement, Amy, tu étais trop drôle, agenouillée à chercher je ne sais quoi !

– Ouais, ça aurait pu être beaucoup moins drôle... marmonné-je.

– Oh, ça va, tout s'est bien passé. Alors on y retourne ? demande Carolyn, toujours amusée.

– Non. Je vais chercher le bois toute seule. Vous, vous restez là et vous ne bougez pas, OK ?

– OK... acquiescent mes amies.

10. Rituel

Nous sommes face à l'immensité de l'océan, alignées comme des guerrières. Le vent fouette nos cheveux et malgré le froid ambiant, je suis ravie d'être là. J'ai pris juste ce qu'il fallait de bois pour lancer un petit feu et l'entretenir, la peur au ventre que Duncan réapparaisse. Mais il n'est pas ressorti.

Carolyn nous a montré ses talents, c'est elle qui a préparé notre feu, et les flammes commencent à danser devant nous, pas très hautes, pas vraiment réchauffantes, mais le spectacle est vraiment agréable.

Et nous avons du whisky et des marshmallows pour compagnie, ce qui rajoute à notre bonne humeur...

– Et si nous faisons un rituel ? propose Carolyn.

– Un rituel ? grimace Bonnie qui cherche une fourchette dans les instruments que j'ai ramenés pour faire griller nos sucreries.

– Oui. Je ne sais pas, vous, mais moi, je suis un peu fatiguée en ce moment. Enfin... un peu blasée pour être exacte. Je...

Elle s'assied en poussant un long soupir. Bonnie et moi la regardons, curieuses, en attendant qu'elle nous explique le fond de sa pensée.

– Dans un magazine de bien-être, j'ai lu qu'écrire sur une feuille ce qui nous pesait et de la brûler ensuite pouvaient nous faire du bien... continue-t-elle.

– Oui, j'ai déjà lu ça aussi, affirmé-je, amusée par son idée.

– On pourrait essayer ? sourit Carolyn. J'ai un carnet dans mon sac. Et un stylo. Ou deux, peut-être...

– Pourquoi pas ? accepte Bonnie.

J'ai remarqué que ses traits s'étaient détendus depuis le début de la soirée. Elle a même repris des couleurs. Et je crois que ce... petit rituel pourrait lui faire du bien à elle aussi.

Avec une application solennelle, Carolyn distribue les feuilles. Comme si ce que nous faisons était un rite secret, hyper important. Je retiens un sourire devant son sérieux. Et puis le silence s'installe. Nous écrivons les choses qui nous pèsent. Bonnie noircit la feuille à une vitesse folle, mordant sa lèvre inférieure, le front plissé, concentrée comme jamais. Carolyn réfléchit un instant et se lance. Et puis c'est à mon tour de mettre sur papier les choses qui me dérangent. M'encombrent. Ce n'est pas bien difficile, il y en a. Et les principales tournent autour...

D'Alistair, bien sûr...

Mais pas que. Parce qu'au-delà de notre « relation » et du retour de Moira qui risque de faire encore plus capoter les choses, il y a la petite Catriona. Et je ne veux pas qu'elle souffre. Je me suis attachée à cette fillette.

– Fini ! clame Carolyn après quelques minutes, comme si nous jouions au baccalauréat.

– Ben pas moi, dit Bonnie d'une voix sombre. Je me demande même si ma feuille va suffire.

– J'en ai d'autres, la rassure Carolyn. Prends ton temps.

– Terminé aussi, dis-je.

– Je nous sers un verre en attendant que Bonnie finisse ? demande Carolyn, la bouteille déjà dans la main.

– Un petit, alors, accepté-je, déjà écœurée par le seul que j'ai bu, tout à l'heure, dans ma maisonnette.

– Toi, si tu veux épouser un Highlander, il va te falloir faire des efforts, hein, se moque gentiment Carolyn. Qu'est-ce que ça va donner si tu n'apprécies pas cette boisson ?

– Mouais. Encore faudrait-il que j'en trouve un, de Highlander. Et même, je ne compte me marier avec personne !

– Mais si ! clame-t-elle dans un cri suraigu. Un super mariage, une robe blanche, plein d'invités, une lune de miel mémorable !

– Je te laisse le mariage, je prends la lune de miel, tranché-je.

– Moi, la robe et la fête. Mais le marié, on en fait quoi ? demande Carolyn, amusée.

Nous éclatons de rire. Bonnie lève la tête, sans comprendre un traître mot de ce que nous racontons. Puis elle montre sa feuille entièrement noircie.

– Fini, dit-elle d'un ton bas. On fait quoi maintenant ?

Carolyn se lève. Sérieuse. Droite comme un « i ». Le menton haut, comme si elle était un gourou et qu'elle allait s'adresser à son troupeau.

– Maintenant, mesdames, annonce-t-elle en nous regardant chacune notre tour, c'est l'heure de mettre au feu nos soucis.

Elle avance de deux pas pour être au plus près de notre petit feu de camp. Les flammes vacillent sous l'impact du vent. Au-dessus de nos têtes, la lune brille de sa jolie couleur laiteuse et les étoiles se comptent par milliers. J'aperçois le haut de la montagne un peu plus loin. Cette vision magnifique me flanque des frissons. La dernière fois que j'ai admiré une vue aussi magique, j'étais chez Alistair. Je me demande s'il regarde le ciel, lui aussi. S'il pense à moi. Je sais qu'il a d'autres choses en tête bien plus préoccupantes, mais j'aimerais être dans ses pensées.

Autant qu'il est dans les miennes. Mais ça, je n'ai aucune possibilité de le vérifier...

– Je commence, dit Carolyn alors que Bonnie se lève pour se placer à ses côtés. Je remets cette lettre au feu, dit-elle d'une voix forte comme s'il s'agissait d'une mission de la plus haute importance. Et je demande au feu de brûler tout ce qui me fait du mal. Et de transformer tout ça en

quelque chose de positif.

Et elle laisse tomber la feuille au milieu du brasier. Elle volette un instant, dessinant des arabesques, puis retombe et s'embrase, happée par les flammes. Muettes, nous regardons le feu réduire en cendres les pensées négatives que Carolyn a transposées par écrit pour s'en débarrasser.

– Ah, ça fait du bien, soupire Carolyn, comme si elle ressentait déjà les bienfaits de son rituel. À qui le tour ?

– Vas-y, dis-je à Bonnie.

– OK... acquiesce mon amie en expirant bruyamment.

Elle lève sa feuille au-dessus du feu, comme l'a fait Carolyn précédemment. Ferme les yeux.

– Je suis obligée de dire quelque chose ? demande-t-elle après quelques secondes de silence, abaissant le bras.

– Ouais. Enfin, je n'en sais rien. Peut-être pas. Tu peux juste « penser »... répond Carolyn.

– Et s'il y avait un mode d'emploi ? insiste-t-elle.

– Mais non, dis-je. C'est un rituel, on en fait ce qu'on veut. Il faut juste qu'on le fasse avec le cœur, non ?

– Qu'est-ce que tu parles bien, se marre Carolyn, moqueuse.

– Bon, je vais le faire à voix haute, tranche Bonnie. On ne sait jamais...

Elle s'accroupit, son bras tendu devant elle. Carolyn et moi l'observons sans ajouter un mot.

– Je demande au feu de brûler tous mes problèmes afin qu'ils n'en soient plus, commence-t-elle tout en approchant le papier du brasier. Et je demande que tout se transforme en quelque chose de positif. Enfin... Si c'est possible... marmonne-t-elle en lâchant son précieux fardeau.

– Mais bien sûr que c'est possible, clame Carolyn. Il faut y croire ! Tiens, bois, tu verras, tout est possible après ça !

Bonnie saisit le verre avec un petit sourire désolé, le boit d'un trait, grimace et s'ébroue comme un chien qui sort de l'eau.

– La vache ! C'est fort, ce truc ! dit-elle avec un air de dégoût alors que nous rions de la tête qu'elle affiche.

– À toi, Amy ! dit Carolyn. Fais-nous une jolie tirade pour accompagner ton lâcher de feuille.

– OK, souris-je en me mettant en position. Je demande que le feu brûle et transforme ce qui me dérange et qui est noté sur ce papier. Merci.

Et je laisse les flammes lécher ma feuille, la tenant jusqu'à ce que la chaleur me force à la lâcher.

– Voilà, annoncé-je en plaisantant. Nous sommes comme neuves !

– Santé ! s'écrie Carolyn en me tendant mon verre et en levant le sien haut entre nous.

Un tintement de cristal plus tard, nous sommes de nouveau assises autour du feu. En silence.

L'alcool qui coule dans mon œsophage me réchauffe plus que les flammes, mais me fait également tourner la tête. Et, le whisky aidant, j'ai envie de parler d'Alistair. De me confier.

Et je crois que je ne suis pas la seule à avoir besoin de parler...

– Mon père est Max Conwell, dit tout à coup Bonnie, brisant la douce quiétude de cette soirée.

J'ouvre des yeux ébahis. Tourne lentement la tête vers mon amie pour être certaine qu'elle sait ce qu'elle fait. Pas que je n'ai pas confiance en Carolyn, mais Bonnie la connaît très peu. Cette dernière garde les yeux rivés sur le feu, et elle malaxe entre ses doigts nerveux un marshmallow que nous avons oublié de faire griller.

Nous avons oublié de tous les faire griller, d'ailleurs...

– Jure-moi que tu ne diras rien à personne, supplie Bonnie en direction de Carolyn. Il ne faut pas que ça se sache, sinon ça fera le tour du plateau et ma réputation sera ruinée.

– Oui. Oui, bien sûr, balbutie Carolyn, abasourdie.

– Je ne vis plus avec mon père depuis longtemps, continue Bonnie, toujours en fixant le feu, comme pour ne pas se dégonfler maintenant qu'elle a commencé à parler. Je porte le nom de ma mère. J'ai toujours voulu être actrice, mais... j'ai longuement hésité. À cause de lui. Je savais qu'il avait fait quelque chose même si je ne savais pas quoi exactement. Alors je ne voulais pas... être dans la lumière à cause de ça. Je ne voulais pas que quelqu'un fasse le rapprochement entre lui et moi. Au cas où...

Elle lève les yeux vers moi. Son regard est si triste que les larmes me montent aux yeux. Je bois une gorgée de whisky pour m'aider. Ce qu'elle est en train de révéler, elle ne me l'a jamais confié. Je ne savais pas qu'elle avait attendu aussi longtemps pour entrer dans le monde si fermé et si spécial du cinéma à cause de son père. Je pensais qu'elle n'avait pas obtenu de rôle avant celui-ci, c'est tout.

– Vraiment, je ne savais pas qu'il... promettait des rôles contre... du sexe, dit-elle difficilement. Je pensais juste que... que c'était un « vieux beau », comme on dit, et qu'il se servait de sa prestance pour séduire. Je ne suis pas aveugle, même si je ne vivais plus avec lui, je savais qu'on le voyait avec des femmes plus jeunes. Même s'il ne s'était jamais affiché avec des mineures, j'avais compris qu'il avait ce penchant. Sortir avec des filles qui avaient mon âge. Mais j'avais mis ça sur le compte du divorce, de son refus de vieillir, peut-être, enfin, ce genre de truc, puisque des mecs riches qui fréquentent des jeunes femmes, c'est courant, non ?

Elle fait une pause. Laisse son regard errer sur le paysage.

– À vrai dire, je ne faisais pas très attention à l'âge des filles, car il pouvait poser avec des actrices ou des petites amies, je ne pouvais pas faire la différence sur les photos.

– Tu ne l'as plus revu après le divorce de tes parents ? demandé-je d'une voix douce.

– Non. À cause de tu sais quoi...

Moi...

- Euh, c'est quoi, « tu sais quoi » ? demande Carolyn, se servant encore un verre de whisky.
- Laisse tomber, dis-je, ne voulant pas m'étaler sur le sujet.
- Ouais, c'est de l'histoire ancienne, confirme Bonnie avec un air désolé.
- Je déteste les cachotteries... marmonne Carolyn.

Puis elle se lève d'un coup. Boit son verre cul sec. Grimace à peine. Le jette dans le feu en poussant un cri de guerre. Bonnie et moi restons figées, paralysées par son cri qui ressemble à un animal se faisant torturer.

- J'ai été super conne, Bonnie, s'écrie Carolyn en se rapprochant d'elle et en prenant ses mains dans les siennes. Ah, mais tu as les mains gelées !

Bonnie éclate de rire tout en retirant ses mains et en les frottant l'une contre l'autre.

- Je n'aurais jamais dû parler de ton père comme ça, continue l'excitée tout en se relevant d'un bond. Je te jure, je me sens vraiment mal.
- Tu ne savais pas... la rassure Bonnie.
- Ouais, grave, mais quand même, je me sens trop conne. Tu as dû me détester !
- Non, j'avais juste envie de te faire taire. violemment...
- Oh, moi aussi, ris-je. Tu m'as trop énervée !
- Hé ! Je ne pouvais pas savoir ! se défend Carolyn.
- Jure-moi que tu ne diras rien à personne, demande encore Bonnie, regrettant peut-être de s'être livrée.
- Promis, je ne dirai rien ! Motus et bouche cousue, affirme Carolyn en mimant le geste de sa main.

Puis elle recule, vacille, recule encore.

- Carolyn, tu marches sur le feu ! m'écrié-je en me relevant.

Elle sursaute, pousse un cri aigu et sautille pour éviter que ses chaussures ne prennent feu.

- Merde, merde, merde ! Mes chaussures ! Ce sont mes préférées !

Je crois qu'elle va dormir dans mon lit, ce soir, vu son état...

Bonnie éclate de rire. Aussitôt suivie par Carolyn et moi. Un rire profond et libérateur qui résonne dans l'immensité préservée de l'Écosse.

- Bon, puisqu'on est dans les confidences, commence Carolyn après s'être cent fois assurée que ses chaussures n'allaient pas s'embraser, ma mère a trompé mon père quand j'étais ado. Avec le meilleur ami de mon frère qui avait 21 ans. Elle, elle en avait 40. Et c'est moi qui les ai surpris dans le lit conjugal.
- Oh la vache ! lâche Bonnie, une main sur la bouche pour réprimer son étonnement.
- Ouais, confirme Carolyn. C'était... dégueulasse. Déjà, imaginer mes parents... Enfin, bref, mais

là, trouver ma mère avec un pote, parce que c'était aussi mon pote, c'était... encore plus que dégueulasse. Ça m'a marquée pendant des années.

– Tu m'étonnes ! dis-je, secouant la tête pour chasser les images qui s'y invitent.

– Et, pire, mon père est arrivé juste après. J'étais devant la porte, complètement bloquée, sans pouvoir bouger. Quand j'ai vu mon père, j'ai réagi et j'ai parlé bien fort et j'ai essayé de l'entraîner ailleurs. Mais il a trouvé mon comportement tellement louche qu'il a été voir ce qui se tramait dans sa chambre. D'ailleurs, ce jour-là, j'ai pris conscience que j'étais une très mauvaise actrice. Même si je voulais déjà être cameraman. Bref.

– Oh mon Dieu... dit Bonnie.

– Ouais. En fait, j'étais tellement choquée que je ne voulais pas que mon père voie ça. Parce que... disons que mon père était impulsif, et j'avais peur de sa réaction.

– Et ? demandé-je.

– Et... après avoir pétié la gueule au mec, bien sûr, il a mis la faute sur moi en disant que je le couvrais. Ce qui était totalement faux. Puis il a refusé de me parler pendant des années.

– Tes parents ont divorcé ? demande Bonnie.

– Oui. Et ma mère s'est mise en ménage avec le mec. De vingt ans de moins qu'elle...

– Ah ouais ! m'exclamé-je.

– Tu vois, Bonnie, il n'y a pas que toi qui as des parents... spéciaux. Et je crois que ce n'était pas la première fois que ma mère trompait mon père.

– Oui, mais elle ne les forçait pas à coucher avec elle ! objecte Bonnie.

– Non, confirme Carolyn. Mais nous habitons un petit village, et tout s'est su, bien évidemment. C'était vraiment la honte. Nous étions la risée de tous.

– Comment tu l'as vécu ? demandé-je, désolée pour elle.

– Très mal, répond-elle en haussant les épaules.

Et en buvant directement au goulot, maintenant...

– Déjà qu'à cette époque, je n'étais pas super à l'aise dans mes baskets, là, je ne vous explique même pas... Mon père s'était barré et refusait de me parler, mon frère était dans tous ses états et s'était refermé sur lui-même, ma mère... vivait un parfait amour avec un mec beaucoup plus jeune qu'elle... Ce n'était pas la différence d'âge qui me choquait, mais le fait que ce soit mon pote et que j'aie été obligée de continuer à le côtoyer parce qu'il venait chez nous voir ma mère, se justifiant simplement par un « l'amour, ça nous tombe dessus et ça ne s'explique pas... ». Le kif total, quoi.

Nous pouffons de rire. Ce n'est pas vraiment drôle, mais même Carolyn se marre.

– Et maintenant, moi, je ne peux pas tomber amoureuse. Mais oui ! s'écrie-t-elle tout à coup en se levant brusquement, faisant tomber la bouteille de whisky sur le sol. Voilà, c'est ça, mon blocage ! C'est cette phrase de merde ! Parce que ma mère aussi disait ça. Que l'amour, gna gna gna. Et elle ajoutait que je comprendrais tout quand je serais amoureuse. Et résultat ? Je n'arrive pas à tomber amoureuse ! J'y crois à chaque fois, et puis finalement, rien. Tout retombe comme un soufflé. Oh, bordel, mais il est magique, ce rituel, j'ai trouvé d'où venait mon blocage avec les mecs ! Les filles, je vous adore ! s'exclame-t-elle en nous serrant dans les bras tour à tour.

Bonnie me lance un regard suspicieux. Je la rassure en hochant la tête : je sais de quoi parle Carolyn. Qu'elle se rassure, elle n'a pas perdu l'esprit.

Carolyn dort sur le canapé. Enfin, le terme exact est : ronfle sur le canapé. On dirait un cochon. Un camion qui démarre sans cesse. Elle est tombée dès notre retour. Après les confidences de Bonnie et les siennes, nous avons éteint le feu et nous sommes rentrées. Enfin, Carolyn a voulu éteindre le feu en versant le reste de la bouteille dessus parce qu'elle ne voulait plus boire une seule goutte, ce qui l'a encore plus enflammé.

Et a manqué de lui brûler les cheveux... et les nôtres, par la même occasion !

– C'est permis de ronfler aussi fort ? chuchote Bonnie.

– C'est dingue, pire qu'un mec, confirmé-je. On devrait soit continuer à boire pour être dans le même état qu'elle et ne plus l'entendre, soit l'étouffer avec un oreiller, proposé-je.

– Ouais. Nan. Après, il faudra cacher le corps, et je suis bien trop épuisée pour ça... plaisante mon amie.

– Il ne nous reste plus que l'alcool, soupiré-je exagérément.

– Ah. Non. Encore un verre et je vomis.

– Pareil. Et puis Carolyn a vidé la bouteille, de toute façon. Bon, je vais faire du café, ça aidera peut-être mon estomac à se calmer. Tu en veux ?

– Oh oui, volontiers...

Je m'active tout en soupirant d'entendre Carolyn ronfler aussi fort. Honnêtement, si elle fait ça toute la nuit, je ne vais pas parvenir à fermer l'œil... Quand je me retourne, j'aperçois Bonnie, se retenant de rire, en train de la filmer.

– Si elle me menace de révéler mon histoire, je la ferai chanter avec ça, dit-elle en plaisantant, mais d'une voix un peu soucieuse.

– Je ne la connais pas très très bien, mais je pense que c'est une personne de confiance, dis-je pour la rassurer.

– Oui, je le pense aussi.

Elle pose ensuite son téléphone sur la table et se laisse tomber sur mon lit.

– On va dormir ensemble... comme au bon vieux temps...

– Oui, confirmé-je. Et tu vas encore prendre les draps et t'enrouler dedans.

– Amy... Je suis vraiment contente qu'on se soit retrouvées, si tu savais. Et... me confier ce soir m'a fait un bien fou. Bien plus que de l'écrire sur un papier et de le brûler !

Moi aussi. Je suis contente qu'on se soit retrouvées. J'avais tellement espéré ce moment...

11. Cauchemar

Dire que cette matinée est difficile est un euphémisme. Le réveil était un cauchemar. Je me suis endormie très tard – pour ne pas dire très tôt ce matin – et, depuis que j’ai ouvert les yeux, je n’ai jamais eu autant conscience que j’avais un estomac et une tête. Douleuruse, la tête. Retourné, l’estomac.

Ce qui me console, c’est que je ne suis pas la seule dans cet état. Ni la pire. Carolyn a vraiment une tête à faire peur. Et je ne parle même pas de son humeur...

Alistair non plus n’a pas un visage très avenant quand je le vois sur le plateau. Ses traits sont tirés, des cernes ombrent ses yeux, et je ne lui ai pas encore aperçu un sourire sur les lèvres. J’imagine qu’il n’a pas eu la chance de partager ses soucis et de s’évader grâce à un feu sauvage non prémédité et un rituel tout aussi imprévu...

Ce qui m’inquiète, c’est qu’il a une grosse cascade à réaliser aujourd’hui. En général, elles ne sont pas trop dangereuses, d’après lui. Mais là, je ne suis pas rassurée. Et je ne sais pas si c’est parce que je n’ai pas assez dormi ou mal supporté le whisky, mais je n’arrête pas d’imaginer le pire. Des dizaines de scénarios catastrophes s’enchaînent dans mon esprit. Et je n’arrive pas à les chasser.

– Pourquoi les gens parlent-ils si fort ? me demande Carolyn en se massant les tempes. C’est dingue, ils sont obligés de hurler ? Et ce brouhaha derrière aussi, qu’est-ce que c’est pénible. Je crois que le prochain qui me hurle un truc dans l’oreille, je lui rentre dedans.

– Une nuit de sommeil et ça ira mieux, dis-je, aussi compatissante qu’amusée.

– Une nuit... Ouais, pas avant ce soir. Ce qui veut dire qu’il va falloir que je supporte tout le monde pendant de longues heures. Et, franchement, la seule chose dont j’ai envie, c’est dormir. Ou, au moins, un peu de silence...

– Moi aussi, dormir me plairait bien, dis-je. Parce que je ne voudrais pas dire, mais c’était difficile de trouver le sommeil, hier soir.

– Moi, je suis tombée comme une mouche.

– Oui, nous avons remarqué. Tiens, Bonnie ne t’a pas montré sa vidéo, au fait ? demandé-je, un petit sourire mystérieux sur les lèvres.

– Quelle vidéo ? m’interroge-t-elle en se tenant le front.

– Carolyn, il faut que je te dise quelque chose, commencé-je en prenant un air sérieux, presque dramatique.

Elle est assise sur une chaise en plastique, sous le chapiteau du petit déjeuner. Je m’accroupis devant elle et pose mes mains sur ses cuisses.

– Je crois que ça va te faire un choc, mais il faut que tu le saches... continué-je, luttant pour ne pas rire.

– Arrête, tu me fais flipper, s’agace-t-elle d’une voix peu rassurée. Qu’est-ce qu’il y a ?

Je baisse la tête devant elle pour lui donner l’impression que je cherche mes mots. En réalité, je me retiens de rire.

– Tu ronfles, Carolyn, dis-je finalement, faisant tout pour garder mon sérieux. Tu ronfles comme un cochon. Un truc de fou. Super flippant. Il fallait que quelqu’un te le dise.

Elle se lève d’un bond de sa chaise, me repousse avec un air horrifié.

– Mais n’importe quoi ! objecte-t-elle. C’est faux ! Je ne ronfle pas.

Je hoche plusieurs fois la tête avec un air totalement désolé sur le visage.

– Oh si, tu ronfles. Et d’ailleurs, on a une preuve avec Bonnie.

– Quoi ? Non ! C’est…

– La vidéo. Celle dont je te parlais. Bonnie t’a filmée. Désolée.

Et je pars en courant. Pour éviter le coup qu’elle voulait me donner sur le bras. Et je ris encore.

Jusqu’à ce que je me retrouve face à Alan, Stuart et Alistair. Qui ne rient pas, eux…

– Bonjour, lancé-je d’une voix joyeuse pour contrecarrer leur mine patibulaire.

– Bonjour Amy, dit Alan. Voici les fiches. Et il faudrait aller voir si le décor est prêt.

Et il tourne les talons. Stuart attend un instant, juste assez pour me lancer :

– La maternelle, ce n’est pas ici, lâche-t-il, pince-sans-rire, avant de rejoindre le réalisateur.

Ah, il a de l’humour, finalement, ce mec…

– *BlueBird*… dit seulement Alistair en hochant imperceptiblement la tête.

– Alistair, répons-je sur le même ton que lui. Tout va bien ?

Il me regarde comme si je venais de lui demander la lune, alors que je lui demande juste comment il se sent. Son regard me détaille. Sombre.

Comme son humeur, visiblement…

Ses yeux me caressent le visage, lentement. Je me liquéfie littéralement devant lui, ne pouvant plus prononcer une parole, plus esquisser un geste. Je reste là, bête, paralysée par son regard. Qui plonge si profondément en moi que je jurerais qu’il peut deviner tout ce que je ressens pour lui. Même s’il le sait déjà puisque je le lui ai dit. Je lui ai avoué que je l’aimais. C’est fait. Et, finalement, je crois que je suis contente qu’il le sache. Parce que ça devenait trop difficile de garder ça pour moi. Il n’a pas eu la réaction que j’espérais, mais au moins je suis tranquille avec ma conscience. Et lui, il en fera ce qu’il en voudra, de ma déclaration, mais il ne pourra pas dire qu’il l’ignorait.

Je redresse les épaules, inspire lentement et me détache de l'emprise de son regard.

– Je vais aller voir si le décor est prêt, dis-je avec un demi-sourire. Ça va bientôt être à toi.

Et je le laisse là, fière de ne plus m'en vouloir de lui avoir ouvert mon cœur. Je ne sais pas si c'est le rituel de Carolyn, ou ma soirée revigorante et amusante de la veille, ou encore le whisky, mais je me sens plus sereine, ce matin.

Enfin, excepté ce petit sentiment qui me noue le plexus et qui m'indique que quelque chose plane dans l'air...

Le décor est prêt. Mais pas rassurant. Calum va se prendre une balle dans l'épaule. Enfin, Alistair. Sur son cheval lancé au galop, il va sauter par-dessus une barrière, chuter, puis rouler dans le pré sur une bonne vingtaine de mètres. Ah, détail important, le pré est une pente abrupte qui se termine dans les rochers.

Engageant, non ?

Le pré a été dégagé. On n'a pas laissé le moindre caillou qui pourrait blesser le cascadeur pendant sa descente spectaculaire. Les roches en contrebas sont fausses, en mousse, installées juste pour donner l'impression de chute. Puis Calum ira véritablement s'allonger dans les vraies, là où les vagues de l'océan viennent se fracasser.

Je suis nerveuse. Alan aussi. Et l'expert des assurances également. Lors de cascades dangereuses comme celle que va réaliser Alistair aujourd'hui, un représentant doit être présent pour s'assurer que toutes les règles de sécurité sont respectées. Si elles ne le sont pas, c'est la production qui paierait, le cas échéant.

Et personne ne veut prendre ce risque...

Le dénommé Johnson, l'expert en assurance-vie, a ratissé le pré à la loupe. Avec Alan, Stuart et moi sur les talons.

Quatre vérifications valent mieux qu'une, non ?

Malgré tout, je ne suis pas à l'aise. Alan n'a même pas pensé à me refilet Chouchou. Il le malaxe entre ses doigts comme un antistress. La boule de poils ne bronche pas, calfeutrée dans ses bras, gesticulant de temps en temps seulement. Il doit être habitué, j'imagine. Pour une fois, j'aurais bien aimé qu'il me le confie. Ça m'aurait occupé les mains. Prise d'un dernier doute, je me rapproche de Johnson, impeccable dans son costume trois pièces déjà maculé de boue sur le bas et dans ses chaussures cirées noires qui tendent vers le marron, maintenant. Ses cheveux sont gominés, ce qui lui donne un air de voyou italien.

– Et l’arme, dis-je, l’air de rien, elle est vérifiée aussi avant les scènes ?

Je souris bêtement, semblant lui faire croire que je suis naïve et curieuse, mais l’appréhension me gagne de plus en plus alors que le tournage approche.

– L’arme ? s’étonne-t-il en levant un sourcil.

– Oui. Le pistolet. Le cascadeur va se faire tirer dessus, alors je me demandais si ça faisait aussi partie des vérifications d’usage...

– Non... répond-il après une seconde de réflexion. Pourquoi, vous pensez que le cascadeur pourrait avoir des ennemis, ici ? demande-t-il en plissant les yeux. Nous sommes sur un tournage, pas au milieu d’un gang !

– Oh, non, non, répliqué-je, rouge comme une tomate. Juste que je suis curieuse, c’est tout.

– Hum... réfléchit-il. Je peux toujours y jeter un œil, oui...

Je souris, fière de moi. Un peu ridicule, aussi, mais j’aimerais enlever le nœud qui me broie la poitrine. De loin, je l’observe en train d’aller voir le réalisateur pour lui demander de regarder le pistolet. Alan s’étonne, puis lui indique où aller. Je me rapproche de Carolyn.

– Tu vas mieux ? demandé-je même si elle n’en a pas l’air.

– Ça ira mieux ce soir dans mon lit, grommelle-t-elle. Bon, on fout quoi, là ? Pourquoi on ne tourne pas ?

– Je ne sais pas, dis-je, l’air de rien. Dernière vérification, je suppose...

L’expert revient. Satisfait, mais en me jetant un regard étrange quand même.

Comme si j’étais une psychopathe avec des idées bizarres. Ce que je suis peut-être, finalement...

Et Alan lance l’action. Le silence règne. Bonnie est près de moi, elle ne joue pas dans cette scène. Alistair est sur son cheval, fier, droit, le regard au loin, concentré. Beau comme un cow-boy.

Pour faire court...

Puis un bruit de pas derrière moi attire mon attention. Je me retourne et découvre Moira. Emmittouflée dans un manteau bleu ciel, ses cheveux blonds lissés impeccablement tombant sur ses épaules. Un sourire totalement horripilant sur les lèvres.

– Mais qu’est-ce qu’elle fout là, bordel ? murmuré-je entre mes dents.

– Quoi ? demande Bonnie.

– Non, rien, marmonné-je en regardant de nouveau la scène.

Mais la détestable femme vient se poster juste à mes côtés. Son parfum, trop fort, trop fleuri, trop écœurant parvient jusqu’à moi.

– Pourquoi êtes-vous là ? lui demandé-je, les dents serrées.

– J’ai des comptes à vous rendre ? siffle-t-elle sur un ton bas, sans se départir de son horrible sourire.

Je hausse les épaules sans lui répondre. Je préfère surveiller la scène. Je me décale pour ne plus être à côté d’elle. Alistair vient de partir au galop. Concentré. Le nœud dans mon plexus est toujours là. Mais je sais pourquoi je l’avais, maintenant. À cause de cette sorcière qui vient là où elle n’est absolument pas attendue.

Et pas la bienvenue...

Mais Moira se déplace également et me rejoint. Juste avant, elle croise le regard de Bonnie. Toutes les deux marquent un temps d’arrêt, comme si elles se connaissaient. Je fronce les sourcils, étonnée. Les deux femmes se regardent de longues secondes. Puis un murmure me fait détourner les yeux. J’ai juste le temps d’apercevoir Alistair en train de chuter. Sa selle semble s’être décrochée et pend sur le côté, alors qu’il s’accroche comme il peut à la crinière de Mister Swing. Qui vient de prendre son élan pour franchir la barrière. Et saute. Le corps d’Alistair voltige dans les airs avant de rebondir sur la barrière et de s’effondrer sur le sol.

Ensuite, tout est flou. Des cris, de l’agitation, toute l’équipe rassemblée autour d’Alistair. Je n’arrive pas à me rapprocher. Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que je peine à respirer. Je retiens mes larmes, je n’arrive pas à savoir ce que je dois faire. Il faut que je le voie. Mais il y a trop de monde autour, malgré les paroles qui me parviennent, celles qui disent de lui laisser de l’air.

– Putain, il n’arrive plus à bouger les jambes, crie quelqu’un.

Mon sang se glace dans mes veines. Des mots comme « paralysé », « colonne vertébrale », « chute fatale », « pompier », « urgence » continuent d’être prononcés autour de moi. Et je ne parviens toujours pas à l’approcher. Moira tente aussi de se frayer un chemin, sans succès. Puis j’entends une sirène, et tout s’enchaîne. J’arrive finalement à rejoindre Alan.

– Où l’emmène-t-on ? demandé-je.

– Inverness, c’est l’hôpital le plus proche ! m’indique-t-il, la voix blanche, tout aussi choqué que moi.

– OK, dis-je avant d’attraper Bonnie par le bras. Viens, on y va !

Bonnie n’a pas le temps de réagir, je cours déjà vers ma voiture.

– Regarde à combien de kilomètres est Inverness, s’il te plaît, lui demandé-je, priant pour que je puisse m’y rendre en voiture.

– Une heure trente, voire deux heures s’il y a de la circulation, répond à sa place Moira.

– Je ne vous ai rien demandé ! m’énervé-je, même si je suis contente d’avoir ma réponse.

– Peut-être pas, mais vous allez quand même m’emmener, répond-elle du tac au tac, sûre d’elle.

Je marque un temps d’arrêt alors que nous sommes à quelques mètres de ma voiture. Me tourne vers Moira, luttant pour ne pas lui cracher ma haine au visage.

- Hors de question ! objecté-je, tentant de me contenir. Vous n’avez rien à faire là !
- Ah oui ? Parce que c’est à vous d’en juger, peut-être ?
- Moira... Je ne suis pas là pour me mettre entre Catriona et vous, sachez-le. Mais si vous faites du mal à cette famille, je vous jure que vous aurez affaire à moi !

Je ne sais même pas pourquoi je lui dis ça. C’est sorti tout seul. Je suis paniquée, j’ai peur, et s’il y a une personne que je n’ai pas envie de voir, c’est bien elle. Mais j’imagine que je ne veux pas m’en faire une ennemie.

- Oh, ne vous inquiétez pas pour ça, vous n’êtes pas un problème pour moi. Ou plus pour longtemps, du moins...

Je la dévisage, pas certaine d’avoir bien entendu. Qu’est-ce qu’elle vient de dire exactement ? Mais je n’ai pas le temps de lui poser la question, Bonnie m’interpelle.

- Amy, regarde... dit-elle en me tendant un bout de papier, livide. C’était sur ton pare-brise.

J’attrape le petit bout de papier, le lis.

Soit tu dégages, soit la vérité éclatera...

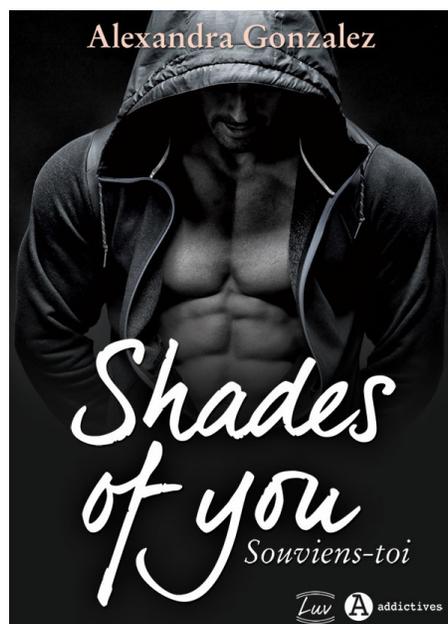
**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Shades of You

Cara est de retour dans sa petite ville natale pour y vendre la maison de ses parents décédés un an plus tôt. Elle y retrouve Luca et Reed, ses amis d'enfance, deux frères au tempérament opposé. Cara, Luca et Reed étaient inséparables et s'étaient promis de ne jamais se quitter, mais aujourd'hui, douze ans plus tard, bien des choses ont changé. À commencer par Reed, autrefois doux et prévenant, aujourd'hui sauvage et égoïste.

Reed ayant été éperdument amoureux de Cara durant l'adolescence, Lucas se méfie et n'aime pas le voir auprès de la jeune femme. Et si les retrouvailles ne se passaient pas comme prévu ? Cara se doit de découvrir ce qui a bouleversé la vie des deux frères et qui va peut-être changer son destin à jamais.



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Décembre 2017

ISBN 9791025741511

ZTHU_005